

Vol. V

Québec, Décembre 1924

No 8

LE TERROIR

REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE

BONNE ANNÉE!



Bonne et heureuse année aux fidèles lecteurs et aux
charmantes lectrices du "TERROIR"

Organe de la Société des Arts, Sciences et Lettres de Québec.

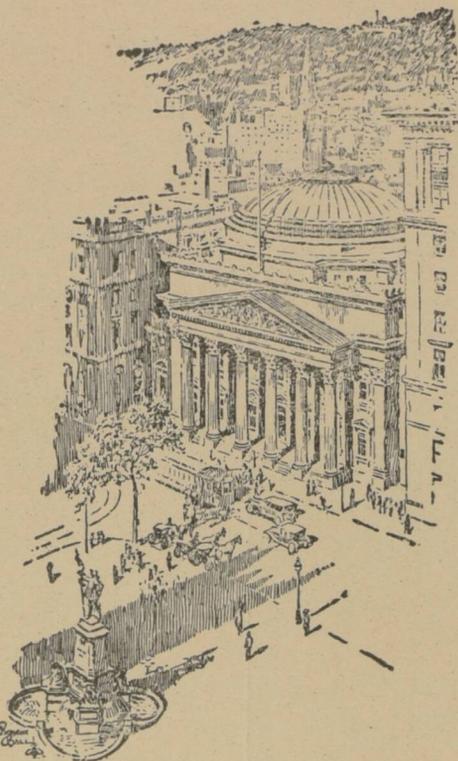
PRIX: 25 SOUS L'EXEMPLAIRE

BANQUE DE MONTREAL

ETABLIE DEPUIS PLUS DE CENT ANS

DEPARTEMENT D'EPARGNE

La BANQUE DE MONTREAL a un département d'épargne dans chacune de ses succursales au Canada. Les clients y reçoivent l'intérêt sur tous leurs dépôts et aux taux les plus élevés. Des dépôts de \$1.00 en montant sont acceptés.



CADEAUX DES FETES

ARTISTIQUES ET DURABLES

Qui seront appréciés davantage par vos amis, parce qu'ils sont pratiques.

L'abondance de suggestions offerte par notre magasin résoudra facilement

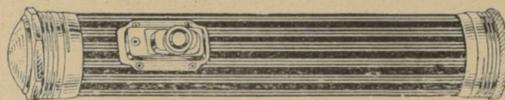
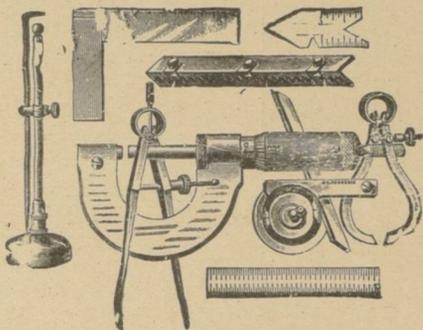
"QUE LUI OFFRAI-JE POUR LES FÊTES"

ACCESSOIRES ELECTRIQUES DE
TOUT GENRE

PROJECTEUR



INSTRUMENTS A DESSIN



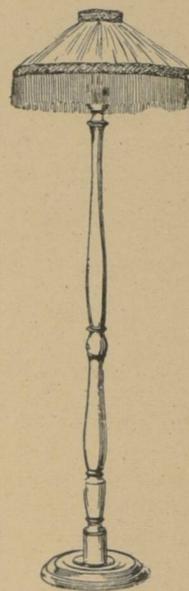
"EVEREADY"

Lampes portatives,
Accessoires d'automobiles,

APPAREILS DE RADIO

"WESTINGHOUSE"

Accessoires pour chambre de bain, etc.



Mechanics Supply Co. Limited

80-90 Rue St-Paul, :: QUEBEC

LE TERROIR

REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE

Adresse : LE TERROIR, Enreg., Case postale 366, QUEBEC.

Abonnement payable d'avance : \$2.00 par année.

Vol. V, No 8

QUEBEC

DECEMBRE 1924

SOMMAIRE

	Pages		Pages
D'un mois à l'autre, par Damase Potvin.....	172	Les Propos de l'entr'acte, par Aimé Plamondon...	187
Au Parnasse Canadien.....	175	Chez un colon, Marc.....	188
La Société des Poètes		Chez nos membres.....	189
Qu'est-ce que la poésie? (II)		Dans la République des Lettres.....	190
Noël rustique, Francis Desroches.		Les Faits au Jour le Jour.....	191
Allégorie, W. A. Baker.		Conte de Noël, par Jean d'Agrève.....	192
Croquis du Terroir—Une messe de minuit aux		Souvenir de Noël, Alfred Descarries.....	192
chantiers, par Damase Potvin.....	173	Revue des Lectures.....	193
Le roman de Gérin-Lajoie, Abbé Camille Roy....	178	Le Bon Berger, conte de Noël.....	195
Une ancêtre—récit d'une grand'mère à son petit-			
fils, par l'abbé Henri Fortier.....	179	Portraits et Gravures:	
La bataille de Montmorency, Jean des Chatels....	181	Dans les chantiers.....	176
Nos Martyrs.....	182	La mère et la fille.....	179
Le Pardon, conte de Noël, par Damase Potvin....	183	Le Monument des Vingt-et-Un.....	180
Sympathie d'hiver, Jean de Canada.....	185	Pour la Grand'Mère.....	184
Les Avents, Michelle Lenormand.....	186	En vue du réveillon.....	186

NOTRE REVUE

Nous réitérons à nos lecteurs et lectrices nos plus sincères souhaits de joyeux et saint Noël et l'expression de nos vœux les plus ardents d'une bonne et heureuse année.

Notre prochain numéro qui paraîtra vers le 20 janvier, contiendra, entre autres articles, une étude sur feu Ernest Chouinard, un article sur les ZIGS-ZAGS AUTOUR DE NOS PARLERS, de M. L.-P. Geof-

frion, le texte d'une causerie sur la ceinture fléchée par M. L.-M. Gagnon, et maints autres intéressants articles.

NOS CONCOURS

Le comité du concours littéraire de la Société des Arts, Sciences et Lettres nous annonce qu'il a décidé de remettre au 31 janvier prochain la fin du délai accordé aux concurrents. C'est un mois de plus accordé aux concurrents qui n'ont pas encore expédié leur contribution.

On nous demande nombre de renseignements sur notre concours musical qui se terminera, comme l'on sait, le 1er mars prochain.



D'UN MOIS À L'AUTRE

Par DAMASE POTVIN

Encore une fois, la nuit vibre et du sillage des carillons tombe dans les âmes régénérées le grain divin des allégresses.

Dans les églises, en la nuit divine, les gens chantent et prient autour d'une crèche où sourit aux bergers, l'Enfant-Dieu qui a fait lever dans le ciel une nouvelle étoile.

Et l'on se réunit en famille dans les maisons ornées, pavoisées, triomphantes; les âtres pétillent et crépitent et les bonnes choses du réveillon rissolent et se boursoufflent.

L'on mange, joyeux, autour des tables chargées; l'on mange ou la traditionnelle dinde française ou le "mince-pie" anglais, pendant que tout un bal mystérieux, fantômes d'ombres et de feux-follets, s'agite sur le mur, devant l'âtre ardent.

Dans les songes des jeunes enfants il y a, cette nuit-là, des parfums d'encens, des charts de séraphins, des enluminures montrant les mages et leurs trésors, et des archipelles d'étoiles étincelantes parmi lesquels s'imprécisent des cortèges céleste.

Et quelle joie, à l'aube, quel matin de fête quand nos chérubins voient déborder de jouets et de friandises les bas ou les souliers qu'ils avaient placés, la veille, près de la cheminée ou de leur lit. Quel ravissement dans leurs yeux!

Tant de bonheur pour un mensonge angélique!... joie trop éphémère, félicité unique, inoubliable de l'enfance!.....

Et le jour vibre aussi de glorias et au sillage des carillons où le soleil a fait palpiter le grain

divin des allégresses, ruissellent, comme des pierres, les fleurs de feu dans les cœurs ardents.

* * *

Visites, souhaits, étrennes! C'est plus qu'il n'en faut pour faire du Jour de l'An un jour de fête. Mais regardez-y de près et vous verrez que ce n'est pas assez pour en faire un jour joyeux. Il y a comme de la contrainte dans tout ce qui s'accomplit ce "Premier Janvier" et, à la vérité, ce jour-là n'est un jour joyeux que pour les enfants.

C'est que les enfants ne peuvent pas être atteints par le trouble sentiment qui nous accable, sans que nous voulions nous l'avouer, à l'aube d'une année nouvelle. Les enfants n'ont pas encore appris à envisager l'avenir avec inquiétude. Au contraire, l'avenir, pour eux est comblé de merveilles. Plus tard, ô bonheur, ils seront grands, ils seront libres! Et quand ils seront libres, et quand ils seront grands, ils ne feront pas les choses sottement comme ils les voient faire autour d'eux. Ils se donneront du temps pour le bonheur.

Mais, nous savons qu'il n'arrive jamais, le temps que l'on s'était promis pour le bonheur. Nous savons qu'il y a toujours des choses plus pressantes et qui nous font dire: demain, jusqu'au dernier instant. Alors, nous sommes tristes en voyant fuir nos années et nos rêves.

On veut s'étourdir. On se remue beaucoup. On s'obstine à donner au Jour de l'An un air de fête. Mais le cœur, vraiment, n'y est pas, et si le verbiage,

et si l'agitation cessent une minute, l'angoisse indéfinissable se fait sentir.

Le dernier jour d'un an est le seul où l'on se dise: "Me voilà plus vieux d'une année!" Et cette pensée, même si nous croyons l'avoir chassée de notre esprit, agit sur nous le lendemain comme une obsession: "Plus vieux d'une année!" Quel retentissement ont ces mots dans notre conscience et dans notre chair! Tout notre être en frémit.....

Le Jour de l'An est un jour mélancolique. Et pourtant il a une saveur particulière à qui a mérité d'avoir des amis. C'est l'un des trop rares jours où les gens qui nous veulent du bon croient convenable de nous en avertir. On sait bien que leurs vœux n'influeront pas sur notre destinée, mais n'est-ce pas déjà délicieux de penser qu'ils se réjouissent d'avance de ce qu'il pourrait nous arriver d'heureux?

Et nous sommes de ceux-là en souhaitant à nos lecteurs, selon la saine tournure du terroir natal, une bonne et heureuse année.

* * *

"Ce sont les livres", a dit J. Joubert, "qui nous donnent nos plus grands plaisirs et les hommes qui nous causent nos plus grandes douleurs".

Plus particulièrement, ne sont-ce pas, en effet, nos bons et beaux livres canadiens qui nous donnent nos plus grands plaisirs?

Dans son "Discours de la Méthode", Descartes disait: "La lecture de tous les bons livres est comme une conversation avec les plus honnêtes gens des siècles passés, qu'en ont été les auteurs, et même une conversation étudiée en laquelle ils ne nous découvrent que les meilleures de leurs pensées".

Voilà bien les œuvres de nos bons auteurs canadiens: des conversations pleines de bonnes pensées.

Et ce sont ces paroles et bien d'autres encore que nous avons méditées pendant la semaine que l'on a consacrée au livre canadien, à Montréal, au début du présent mois. Une Semaine du Livre canadien est toujours quelque peu mélancolique. C'est comme le Jour de l'An. On pense surtout à ce que l'on aurait dû faire et à ce que l'on n'a pas fait, de bien, naturellement. Que d'indifférence ne doit-on pas s'accuser à l'égard de notre littérature et de ses auteurs!

Et, pourtant, elle commence à valoir la peine qu'on s'en occupe un peu, notre littérature; et ils méritent mieux que de l'indifférence, nos auteurs!

"Le public n'a qu'une vague idée de l'importance de notre production littéraire." disait M. Victor Morin, dans un article sur le livre canadien publié au début de la Semaine du Livre canadien. "Lisant plutôt par habitude les œuvres des auteurs français, anglais ou américains qui lui sont pour ainsi dire imposés à grands renforts de publicité, il croit de

bonne foi que nos livres canadiens sont clair semés et que leur mérite est assez aléatoire."

Tel n'est assurément pas le cas: Nos livres canadiens sont aussi nombreux qu'ils sont intéressants et instructifs. Attachons-nous donc à les connaître; visitons plus souvent nos bibliothèques. Peut-être que pendant ces visites plus d'un auteur futur trouvera-t-il la voie dans laquelle il devra engager son talent.

Nos ouvrages, d'une façon générale, n'ont pas le mérite, assurément, de ceux qui nous viennent des vieilles nations de la France et de l'Angleterre. Ce serait un prodige s'il en était ainsi. Mais il ne s'ensuit pas de là que nous n'avons rien produit d'intéressant. Notre pays est trop jeune pour avoir produit une littérature aussi riche que celle des peuples qui comptent des siècles et des siècles d'existence. Mais s'il n'est pas assez vieux pour cela, il est à l'âge où il leur faut songer à se créer un domaine littéraire bien à lui et cela arrivera si nos auteurs se sentent entourés de la sympathie qu'il leur faut pour accomplir leur tâche sans défaillance.

Nous voudrions bien que ces semaines du livre canadien créassent ces sympathies nécessaires à l'œuvre non moins nécessaire de notre littérature autochtone.

* * *

Il m'est tombé, ces jours derniers, une feuille de marché qui date de l'année 1871; il est vrai que ce n'est pas d'hier, n'empêche que la comparaison que l'on peut en faire avec les feuilles d'aujourd'hui est assez frappante, mais non pas tant au point de vue de la différence incommensurable entre les prix d'autrefois et ceux d'aujourd'hui qu'au point de vue de la situation de ceux qui étaient censés bénéficier des prix d'autrefois et de ceux que l'on croirait en droit de souffrir des prix exorbitants d'aujourd'hui.

Aussi sur l'état du marché d'autrefois que j'ai sous les yeux, je vois les patates marquées à 25 cts le minot; c'est presque inimaginable; je vois le porc frais à 7 centins, le bœuf à 5 centins, le mouton à 8 centins, le sucre d'érable à 7 centins, les poulets à 70 centins le couple, et ainsi de suite.

Aujourd'hui, hélas! point n'est besoin de donner la liste des cotes du marché, il suffit de manger pour l'avoir présente à la mémoire.

Mais, là, en toute franchise, autrefois, est-ce qu'on était plus riche? Autrefois, on ne comptait pas deux pianos par comté, aujourd'hui, il y en a des centaines par paroisse et je me rappelle même en avoir vu un dans la cuisine d'un habitant et sur lequel on déposait sans cérémonie, les ustensiles de cuisine. Autrefois, les "buggies" étaient rares dans la paroisse; aujourd'hui chaque cultivateur en possède un et plusieurs en ont deux et aussi une automobile.

Est-ce qu'on avait plus d'argent alors? Dans la filière des vieux journaux où je trouve l'état du marché dont je parle, je relève en même temps une liste de souscriptions que l'on avait publiées par tout le district de Québec pour venir au secours de la population des comtés de Charlevoix et du Saguenay dont la grêle et les gelées en 1870 avaient complètement détruit les récoltes; après des semaines et des semaines d'appels et de sollicitations, on avait recueilli la modeste somme totale de \$27.28 et l'on trouvait que ça marchait bien.

On était aussi généreux dans ce temps-là qu'on l'est aujourd'hui, mais malgré que l'on payait les patates 25 centins le minot, on était moins riche et l'on avait beaucoup moins d'argent.

Aujourd'hui, une famille de modeste aisance dépense en "scopes" une somme plus forte peut-être que celle que tout le district pouvait alors offrir à une population réduite à la famine.

Est-ce que nos éternelles plaintes et nos sempiternelles jérémiades ont bien toujours leur raison d'être..

Félicitatons chaleureusement l'honorable L.-A. David, Secrétaire de la province—nous dirions, volontiers, ministre des Beaux-Arts et des Lettres,— qui vient de fonder un beau prix d'histoire du Ca-

nada, octroyant une somme de \$6,000 à distribuer parmi ceux qui auront été heureux, selon le verdict d'un jury bien formé dans la rédaction et les développements de douze sujets historiques très judicieusement choisis par l'archiviste en chef de la province, M. Pierre-George Roy.

Disons que ce dernier aura su satisfaire tous les goûts dans le choix de ces sujets du concours d'histoire; ceux-ci vont des aspects les plus élevés de la grande histoire aux plus humbles côtés de la petite; et tous ceux que passionne l'étude de notre "écrin de perles ignorées" peuvent doter notre littérature de plusieurs intéressants volumes de plus.

Nous éprouvons une grande joie de savoir notre histoire, enfin, sortie des limbes de l'oubli. Nous nous étions réjouis, d'abord, du fait que lors de la mise en vigueur du nouveau programme d'enseignement primaire, en septembre 1924, on lui avait donné une plus large place que celle qu'elle avait jusqu'alors occupée dans nos petites écoles; nous avons pris plaisir à suivre les travaux de plus en plus nombreux de nos historiens fouillant avec succès dans nos archives encore trop inconnues; mais c'est un véritable bonheur qui nous échoit en voyant se lever un Mécène pour nos historiens. Celui-là aura mérité de la patrie. Il aura fait naître de nouveaux éléments pour nourrir notre patriotisme, le rendre plus vigoureux, plus sain, plus efficace pour notre bien-être national.



AU PARNASSE CANADIEN

LA SOCIÉTÉ DES POÈTES

La Société des Poètes, continuant la série de ses soirées littéraires intimes qui fut inaugurée le 1er novembre chez son secrétaire, M. Francis DesRoches, à l'occasion du dépouillement des entrées au concours de poésie de 1924, s'est réunie, un de ces derniers samedis, chez M. Alphonse Desilets, avenue Cartier. M. Desilets, qui est l'un des fondateurs de la Société, avait convoqué ses confrères chez lui à l'occasion du passage en cette ville de M. Emile Coderre, homme de lettres, de Montréal. Les membres présents étaient: MM. Alonzo Cinq-Mars, président, M. L.-J. Doucet, Avila de Belleval, Francis DesRoches, Maurice Hébert, G. Boulanger, J.-Paul Lessard, Léonidas Morin, et Mmes Henry Doyle et J. Filiol.

Plusieurs poèmes ont été lus au cours de la soirée par les membres puis un goûter fut servi par Mme Desilets, aidée de Mme Plamondon, épouse de M. Aimé Plamondon, membre de la Société, qui avait été empêché de participer à la réunion. M. Coderre, qui prépare actuellement en collaboration avec M. Plamondon une pièce en vers qui sera jouée avant longtemps à Québec, régala ses confrères de plusieurs extraits charmants, puis les membres se séparèrent vers une heure emportant le souvenir d'une agréable réunion amicale et littéraire.

LES ENQUÊTES

QU'EST-CE QUE LA POÉSIE ?

II

La poésie? dit M. Auguste Dupouy; "tout ce qui est volupté dans l'ordre des choses spirituelles." Mais M. Edmond Estève: "La poésie est indéfinissable, comme la beauté, comme la vie." Elle est un fluide, "écrit M. René Fernandat, et M. Ch.-T. Fêret: C'est notre essence, à chacun."

Pour Charles d'Orléans, c'est une mélancolie distinguée. Pour Villon, une confession quelquefois cynique. C'est un élan pour créer en gémissant ou dans la joie. Pour moi, c'est l'art, "c'est la vie exaltée".

M. André Foulon de Vaulx se rapprocherait de M. Maurice Brilant:

Un poème est un moment musical de l'âme.

M. André Gide écrit subtilement:

Pouvez-vous croire qu'une définition de la poésie va permettre à certains lecteurs de ne pas prendre des vessies pour des lanternes? Les plus mauvais poètes n'ont-ils pas été précisément ceux dont les vers répondent le mieux à la définition que l'on se faisait de la poésie de leur temps?

Et M. Fernand Gregh aussi:

La poésie est une musique qui pense.

M. René Gros ne va point chercher midi à quatorze heures: "Il n'est de la poésie qu'une définition qui vaille: La poésie est l'art de faire des vers." Quant au vers, "il est une harmonie plus intense et plus vivement sentie des sons articulés entre eux, et des sentiments, des idées, des tableaux avec les sons eux-mêmes."

M. Han Ryner — à peu près comme M. Fernand Divoire — répond:

Définir la poésie me paraît une mauvaise action. Elle est excusable chez ceux qui ne soupçonnent point sa gravité. Nui n'a défini la poésie sans la rétrécir et sans exiler hors de ses limites un grand nombre de poètes. Les définisseurs, il y a un siècle, condamnaient, les uns Shakespeare, les autres Racine.

M. Paul Harel n'a point la même crainte; il définira donc la poésie "un harmonieux accord entre le sentiment, l'émotion, les images et les mots". Par contre M. René Lalou se refuse (comme Divoire et Ryner):

Toute définition risque d'être ici une tricherie. On peut définir Napoléon puisqu'il est mort. On ne peut pas définir la poésie parce que demain lui connaîtra des "caractères propres" dont nous n'avons point idée aujourd'hui.

Comme M. Léon Bocquet avait cité Lamartine, M. André Lamandé cite Du Bellay:

Celui-là est véritablement le poète qui me fait indigner, apaiser réjouir, souffrir, aimer, haïr, admirer, étonner: bref celui qui tient la bride de mes affections, me tournant ça et là à son plaisir. Voilà, la vraie pierre de touche de tous poèmes en toutes langues.

(Suite à la page 189)

NOËL RUSTIQUE

Noël! Voici Noël! Sous la clarté lunaire
Les habitants s'en vont, au trot de leurs chevaux,
Vers l'église voisine où brillent des flambeaux:
Pour adorer le Dieu d'Amour et de Mystère.

Noël! Voici Noël! Et ces fils de la Terre
Sentent monter en eux des espoirs tout nouveaux
Que berce avec douceur la course des traîneaux
Emportés follement sur la neige légère.

Noël! O nuit d'Amour! Noël! O nuit de Paix!
Où Jésus descendit pour alléger le faix
Qu'ont peine à supporter les épaules humaines!.....

Et qu'il me semble beau, le rude paysan
Qui s'en va demander à l'Enfant Tout-Puissant
De bénir sa famille et les moissons prochaines!.....

Francis DESROCHES.

ALLEGORIE

A l'honorable M. L.-A. Taschereau,

Sisyphes de la rive, ô flot qui bat la plage,
Rêves-tu comme nous à d'éternels rivages,
Sans cesse refoulé vers l'onde, ruisseau, ant,
Comme nos désirs, fous, émiétés, pantelants?

De la vie éclatant symbole et pure image,
Tu représentes l'homme à travers tous ses âges,
Emporté par un souffle antique, irradiant,
Qui vers les inconnus le pousse inconscient.

Sur la rive du temps, il va, se précipite.....
Si l'infini n'était que l'obscur limite
Des loins prestigieux..... Mais qu'importe le flot

Qui disparaît laisse un sillon sous son sanglot,
Et comme peu à peu le rivage recule,
Dieu veut que pas à pas l'Enigme capitule.

W. A. BAKER.

CROQUIS DU TERROIR

Messe de Minuit aux Chantiers (1)

Par

DAMASE POTVIN

A Noël, à cette heure anniversaire de la naissance du Christ, "heure solennelle" depuis tant de siècles, les bêtes, dit-on, au fond des bois épais et neigeux, comme sur les litières feutrées des étables, se réjouissent et, en leur silencieux langage, célèbrent aussi, à l'unisson des voix des hommes, la naissance du Sauveur du monde; l'on dit aussi que si les hommes n'étaient pas si méchants pour les bêtes, celles-ci s'en viendraient fraterniser avec eux

pour rendre hommage en une fête universelle au pauvre Enfant-Dieu de la crèche de Bethléem, du Lac-des-Loups. L'on aurait vu là les originaux aux lourds sabots accourus en longues enjambées des savanes lointaines de l'Abitibi et du lac Ecarté, les caribous des bois au corps robuste et flexible venus des fourrés des Laurentides, les chevreuils aux grands yeux pleins d'éclat descendus des collines boisées des cantons de l'Ontario,



comme aussi aux deux humbles bêtes qui, dans l'étable de la Nativité, réchauffaient de leur haleine la paille du berceau divin.

Quel spectacle c'eût été, si dans la clairière du Campe-à-Pitre, qui se blotissait au fin fond des forêts du Témiscamingue, en cette glaciale nuit de Noël, se fussent rassemblées, autour du campe, toutes les bêtes des forêts de Kipawa; sûrement leur groupe se fut étendu jusqu'à la plaine glacée

les ours bruns laurentiens, surnois et maraudeurs, qui se seraient décidés à sortir pour l'occasion de leurs "waches" profondes et ténébreuses, les renards au museau allongé et à la tête ronde et finaude, aux allures vives et aux yeux perçants, les lièvres, innombrables, aux jarrets élancés et à la mine éternellement effarée, les loups aux regards de feu et aux crocs acérés, les perdrix craintives des bois francs et les gelinottes ardoisées des sapins..... Ah! quelle belle assemblée remplissant toute la clairière et garnissant, en grappes compactes, les

(1) Extrait d'un roman inédit intitulé : "Le Français" qui paraîtra en 1925, au "Monde Nouveau" à Paris.

branches dénudées de la lisière du bois!..... Comme, dans le silence glacial de cette belle et forte nuit polaire, se fut faite attentive cette réunion de fauves sauvages et farouches! Encore que les portes du Campe-à-Pitre fussent hermétiquement closes, toutes ces bonnes bêtes des bois, de tout le battant de leurs oreilles pointées, eussent entendu, sans en avoir peur, mais, au contraire, avec de grosses larmes rondes coulant de leurs grands yeux rêveurs, les voix d'hommes, larges et profondes, chanter des paroles à la gloire du Maître naissant de toute la Nature!.....

Mais, non, la clairière du Campe-à-Pitre était déserte, et nue, et blanche de plus d'un mois de neige continuelle... Après une accalmie de quelques heures, la neige s'était remise à tomber avec une abondance, une plénitude qui faisait presque plaisir à voir. Il y eut un instant de lune flottant dans un firmament voilé, crevant d'un rayon blafard, vers minuit, les avalanches qui se précipitaient d'en haut..... et toutes les bêtes du Bon Dieu, au fond des bois profonds, en cet instant de la Nativité, songeaient, aimaient ou dormaient.....

L'on chantait à plein gosier dans le Campe-à-Pitre; la plupart des vieux Noël's y passèrent. Les voix étaient accompagnées d'un accordéon criard. Jacques Duval, comme au village, s'était fait le directeur du chant et c'est lui qui avait entonné de sa belle voix sonore le solennel "Minuit, Chrétiens!" et qui avait chanté l'"Adeste Fideles," langoureux comme un chant de matelot..... Tous les hommes étaient émus. Que de douces pensées s'envolèrent en cet instant touchant de ces têtes rudes, vers les foyers chéris où, en ce moment, des femmes inquiètes et des enfants innocemment joyeux, pensaient aux chers absents ensevelis dans les forêts enneigées de Kipawa!.....

Ah! mais, que tout est changé! La joie maintenant, la joie délirante, enfantine, fusant en gerbes à propos de tout et à propos de rien, déborde des longues tables du campe chargées de plats appétissants, fumant et fleurant bon dans tout l'intérieur. L'on mange, réjouit de manger, réjouit de vivre; les mandibules étaient lancées à toute vigueur. Ah! personne n'avait la gale aux dents et l'on y allait d'un train véritablement enragé. Pour sûr, tout allait passer: les rôtiens crépitants et bardés de grillades de lard du caribou tué la veille dans la coulée du lac, des perdrix blanches ruisselantes de jus et relevées de chignons de trois choux que le père Phydime, le "cook", avait réussi à conserver jusque-là sur les provisions de l'automne, les tartes croustillantes, faites de confitures de bluets secs, les platées de tire, tendre, dorée et spongieuse faite de fine melle des Barbades..... Oui, tout allait y passer.

En effet, tout y passa; à peine s'il resta au fond des assiettes quelques lampées de sauce pour Ron-Ron, le chat du campe. Quel robuste appétit ont, la nuit, ces gens des chantiers! La réveillon prit fin. Mais il ne fallait pas penser à aller s'étendre aussitôt dans les beds avec de tels chargements sur l'estomac. Le rire, le bon rire fait digérer..... Rions, amusons-nous! Du reste, demain est jour de congé; pas de buchage, et il sera possible de dormir ses douze heures, vingt-quatre heures d'affilée, si l'on veut! Oui, vrai, il sera toujours temps d'aller s'étendre dans le bunkroom à deux étages qui ressemble à un cerceuil posé sur un autre.....

L'on chante; tous ceux qui ont un filet de voix doivent s'exécuter. Jacques Duval s'est acquis au campe, comme au village, la réputation d'un bon chanteur de chansons comiques et il doit se faire valoir plus qu'à son tour. Son répertoire y passe comme le menu du père Phydime. Ensuite, l'on demande des contes et des histoires:

"Une fois", commença un vieux bucheur qui ne se fit pas trop prier, "une fois, c'était à Saint-André-de-Kamouraska, dans l'temps d'ma défunte grand'mère, y avait un garçon qu'était habitant dans les concessions....." Le conte dura presque une demi-heure; c'était l'histoire d'un mari infidèle "démorphosé" en bête et qui courut le loup-garou pendant sept ans jusqu'à ce que le curé ait réussi à le clairer net de son sort.....

Stimulé par une ronde de café noir due à l'initiative toujours besogneuse du père Phydime, il fallut que chaque homme contât son histoire. On préférait les histoires qui étaient plus courtes que les contes. Chacun y alla de la sienne, qui tragiques, qui comiques, saupoudrées de quelques pincées de sel. Le missionnaire qui présidait au milieu de la table d'honneur, riait, s'amusait plus que tous les autres, encore qu'il eut dans les jambes dix milles de raquettes, et dans la tête, deux messes et les confessions de cent hommes. Le père Phydime, malgré ses allées et venues dans la pièce, dût s'exécuter comme les autres:

"Dans mon jeune temps" raconta-t-il, "mon oncle José, de Trois-Rivières, était le plus beau nageux du Canada! personne pouvait l'"biter", même pour traverser le fleuve à la nage. Il me contit, une fois, c'te bonne-là: "Fallait pas être méchant nageux, hein, Phydime? qu'il me dit, un jour, pour traverser le lac Saint-Pierre, à la nage, l'printemps, au milieu des glaces? Vous avez fait ça, mon oncle, que j'lui demandis. "Oui, sacrégué! j'ai fait ça! Ecoute, Phydime, un beau jour, j'm'pris avec un Anglais qui s'vantait sans bon sens d'savoir nager comme une morue. Nous v'la partis et, pour couper court, l'Anglais s'neyit au bout d'un quart d'heure; moi, j'reussis à atterrir de l'aut'bord, mais... "Mais, mon oncle,

que j'm'enquis."—Mais, j'm'su't aperçus qu'j'avais l'estomac complètement "ouvarte".—Vous en êtes revenu, toujours, mon oncle?—Oui, qu'i'm'répondit; j'mai acheté un peigne fin que j'mai posé sur l'estomac et qu'j'ai bandé ben serré. Trois jours après, j'te mens pas, j'étais correct....."

Les rires fusèrent comme de plus bel.

"Non, mais, c'qu'on s'amuse! c'qu'on s'amuse! entendait-on crier tout autour des tables.

—Hein, Castonguay? lança le père Phydime, "vous vous amusez pas comme ça au "grand Marial," j'gage?"

Charles Castonguay et Jacques Duval se regardèrent.

"N'empêche, fit remarquer le foreman "n'empêche que Jacques Duval aurait aimé mieux aller passer les Fêtes à Ville-Marie si ce sapré temps-là l'avait pas empêché d'partir..... Hein, Duval?.....

—"On dit pas non", bredouilla Jacques.

—"Laisse faire, Jacques", reprit l'excellent Pitre Grosleau," laisse faire, y a encore les Jours Gras qui tombent, c't'année, au commencement d'février; c'te permission qu'j't'ai donnée pour les Fêtes, t'en profiteras pour les Jours Gras..... Ca t'va-ti?.....

—J'pense bien qu'ça m'va! s'écria Jacques, rouge de plaisir; "merci bien, boss".....

Pendant encore une demi-heure, il y eut nouvelles histoires et nouvelles chansons.

Jacques Duval, mis en verve par la nouvelle permission du "boss", attendri par l'atmosphère de patriotisme et de religion qui flottait sous la voûte de sapin du campe, de sa plus belle voix des jours de fêtes à Ville-Marie, entonna LA HURONNE:

Brune et gentille est la Huronne
Quand au village on peut la voir.
Perles au col, mante mignonne
Et le cœur dans son grand œil noir;
Ses veines ont du sang de ses pères,
Les maîtres des bois autrefois.
Vivent les Huronnes si fières
De leurs guerriers, de leurs grands bois!

Incontinent, de cinquante poitrines robustes, profondes, jeunes pour la plupart, rudes comme les rocailles laurentiennes, jaillit le refrain de ce chant d'une poésie à la fois gaie et triste comme la plupart des chants populaires où la peine, l'effort, la sueur ont poussé leurs gémissements à travers la faim satisfaite, l'âpre besogne accomplie. Le chant mâle et rude, perça le toit:

Vivent les Huronnes si fières
De leurs guerriers, de leurs grands bois!

LE ROMAN DE GÉRIN-LAJOIE

(Jean Rivard)

Le caractère de Jean Rivard est le plus vrai, le plus riche, le plus complexe, le plus attachant du roman. L'auteur ne s'attache pas au portrait physique de ce jeune homme de dix-neuf ans. Il ne parle de ses qualités extérieures que juste pour montrer le reflet d'une grande âme.

C'était, dit-il, un beau jeune homme brun, à la figure mâle, aux yeux noirs étincelants, à la chevelure épaisse.

Il était doué d'une grande intelligence, d'une âme ardente et d'un cœur chaud. Et comme pour contenter les lecteurs de roman, il ajoute que trois mois passés au sein d'une grande ville, au milieu du beau monde, en aurait fait un "fashionable", dort les plus jolies filles auraient raffolé.

C'est au sortir du collège qu'il apparaît pour la première fois au lecteur. La mort de son père, l'obligea d'interrompre ses études de Rhétorique. Jean Rivard emportera dans la forêt de Bristol, mêlée aux prosaïques ambitions de colon, la délicate sensibilité de l'étudiant. Le jeune exilé aura à lutter contre l'ennemi et le dégoût, mais il y avait en Jean Rivard, à côté du romantique sensible, l'homme d'action, le colon réaliste. Il fit sienne cette devise classique: "Labor omnia vincit". D'abord la fatigue l'épuise, mais il s'y habitue. Le travail des bras lui devient bientôt comme une volupté. Souvent le corps succombe, mais son âme jouit.

Gérin-Lajoie en dessinant ce portait du colon, a réuni toutes les qualités traditionnelles et acquises qui font si digne le rôle de l'habitant canadien. Non seulement il est apte à la besogne, mais il est foncièrement honnête, juste, désintéressé, généreux, parce qu'il est foncièrement chrétien. Dans notre pays, le christianisme du colon est d'une valeur spéciale; il est plus ingénieux, plus confiant, plus complet, plus dévoué que le christianisme de nos vieilles paroisses.

Louise Routhier est le type parfait de la jeune fille élevée loir des villes, en pleine nature et pleine vie rurale. Elle a grandi au soleil qui fait épanouir les fleurs; elle n'a respiré que le parfum des vertus domestiques. Elle aime fortement, mais discrètement, comme sait aimer la femme chrétienne. Sa passion est calme, timide, maîtresse d'elle-même, parfois inquiète, mais jamais affolée. La cœur de Louise se déclare et s'ouvre tout entier dans cette phrase adressée à Jean Rivard lorsque celui-ci, lui demandant si quelque galant ne l'avait supplanté pendant son absence, elle répondit: "Si je vous semble légère quelquefois, je ne le suis pas assez pour préférer les jolies mains blanches qui restent oisives aux mains brunies et calleuses qui ne redoutent pas le travail. Je regarde le cœur et la tête avant les mains". Elle sera une épouse accomplie, dévouée aux siens, compatissante aux souffrances d'autrui et charitable envers les pauvres. Elle sera une excellente femme de ménage, une femme propre et rangée.

L'abbé CAMILLE ROY.



UNE ANCÈTRE

Récit d'une grand'mère à son petit-fils.

par

l'abbé Henri Fortier

Kenogami

Souvent, à la veillée, durant mon adolescence, j'ai entendu grand'mère, qui a, aujourd'hui, quatre vingt-dix ans sonnés, évoquer quelques souvenirs de la naissance du Saguenay, dans le beau grand berceau que forme la Baie des Ha! Ha!

Ma grand'mère avait quatre ans quand ses parents, son père, Alexis Simard, et sa mère, Elizabeth Tremblay, vinrent avec elle, au Saguenay, à bord de la première goélette partie de la Malbaie, au mois de mai 1838. Elle était donc bien jeune pour conserver dans sa mémoire des souvenirs qui sont aujourd'hui vieux de treize ans moins d'un siècle. Mais ces souvenirs étaient encore vivaces et, à les remuer, quelques larmes venaient encore de ses yeux. C'est que la vie était rude

belle grève de sable fin..... Notre goélette resta mouillée au large, vis-à-vis Saint-Alexis, et l'on prit la chaloupe pour se rendre à terre. Quand on est débarqué c'était bien décourageant, allez. Il n'y avait, au bord de l'eau, entre la grève et le bois, que trois ou quatre maisons, pour mieux dire des petits campes en bois rond qui avaient été bâtis par quelques hommes de la Malbaie venus l'année précédente. Maman pleurait et moi qui la voyais pleurer pour la première fois, je faisais de même, mais plus fort, vous comprenez.

“La première nuit, on se coucha dans les campes sur des lits de branches de sapin; et l'on rêva à nos bons lits de plumes et de couvertes de laine de la Malbaie.”

Et grand-mère appuyait surtout sur la piété de ceux de ce temps-là:

“On priait beaucoup, allez. La prière le soir, se faisait en famille; elle était longue, bien qu'on fut fatigué. Votre grand'mère Alexis en savait des prières, et vous assure, à part les “Notre Père” et les “Je vous salue, Marie”, et elle les disait toutes, après le grand chapelet

“Pendant les deux premières années de séjour à la grand'Baie, on n'avait j'ai pas besoin de vous le dire, ni chapelle ni prêtre. Pendant l'été, un missionnaire venait passer quelques semaines avec nous. Mais, tous les dimanches, vers l'heure de la grand-messe, on se réunissait chez nous et André Bouchard remplaçait le curé, autant que cela lui était permis. Il commençait par réciter le chapelet; ensuite, il lisait l'Évangile du jour ou faisait une lecture pieuse qui était suivie du prône; il annonçait les fêtes d'obligation, les jours de jeûne et recommandait les malades aux prières. Le prône d'André fini, on chantait en chœur un cantique, et on s'en retournait, content, à la maison.

“Mais avant de se séparer, ma mère faisait la quête. Elle voulait acheter une statue de la sainte Vierge et pour se procurer l'argent nécessaire, elle louait pour ces offices du dimanche, les quelques meubles qu'on avait dans notre campe: le grand banc, la chaise berçante, la huche la table qui servaient de sièges aux assistants. L'année suivante elle put acheter, enfin, sa statue que l'on voit encore aujourd'hui sur un autel de la sacristie de notre belle église d'aujourd'hui. Chaque fois que je la regarde, il me semble que je prie avec plus de ferveur”.....



ELIZABETH TREMBLAY, (à droite), la première femme qui est entrée au Saguenay, lors de sa fondation par la Société des Vingt-et-Un, épouse de Alexis Simard, l'un des Vingt-et-un; morte à l'âge de 90 ans; et sa fille (à gauche), Madame veuve FRÉDÉRIC FORTIN, de Saint-Alexis, âgée de 90 ans, et encore vivante, la seule survivante du groupe des Vingt-et-un, grand'mère de l'abbé Henri Fortier, vicaire de Kénogami, l'auteur du récit ci-contre.

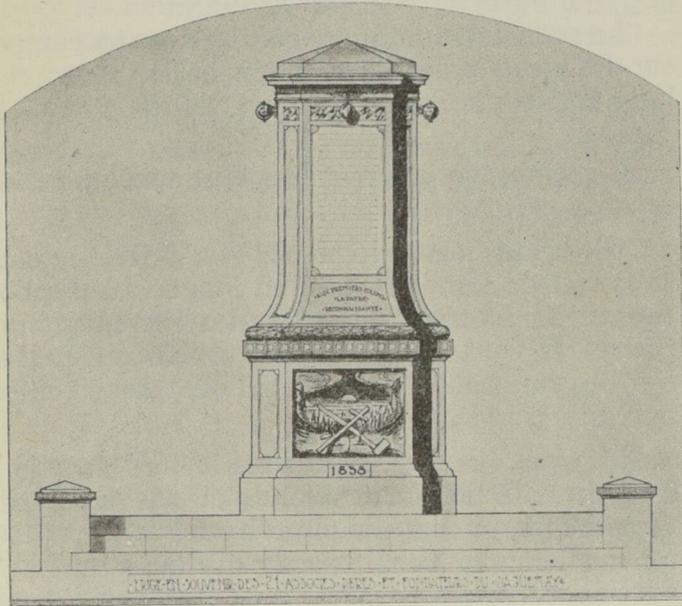
en ce temps-là, aux solitudes lointaines du Saguenay:

“Ah! soupirait-elle en branlant la tête,” que nous étions loin et comme il nous manquait des choses! Mais nous avons bien prié le Bon Dieu qui ne nous a jamais oubliés.”

“Je me souviens encore” nous racontait-elle, “de notre arrivée à la Baie à bord de la première goélette. Ah! qu'elle était belle, dans ce temps-là, la grand'Baie! De hautes montagnes partout à l'entour, des arbres qui n'en finissaient plus, une

Et que d'autres souvenirs nous évoquait grand'mère!

"L'année de notre arrivée à la grand'Baie," disait-elle, "deux prêtres étaient venus passer quelques jours avec nous. Ils logeaient chez nous. Ils passaient le temps à confesser, à prêcher et à nous faire le catéchisme, à nous les quelques enfants de la "concerne". Cette année-là, il y avait des mouches sans bon sens. Elles nous faisaient terriblement souffrir. Un soir, les deux missionnaires se promenaient sur de grandes pièces de bois, près des campes; et, nous, les enfants, on les suivait pas à pas. Les pères, un peu impatients, se retournèrent et nous demandèrent pourquoi on les suivait ainsi. On répondit: "Pères, quand on est près de vous, on sent moins les mouches".



Le monument des Vingt-et-Un élevé à Saint-Alexis de la Baie des Ha! Ha! au mois de juin dernier et qui a été dévoilé par Madame Frédéric Fortin, la seule survivante du groupe des Vingt-et-Un.

Et ils nous disaient: "Allez-vous-en et les mouches ne vous piqueront plus."

"De fait, pendant tout le reste de l'été, on a moins senti les mouches nous piquer."

"Tous les étés", continuait grand-mère, dévidant ainsi l'écheveau quelquefois un peu emmêlé de ses si vieux souvenirs, "des goélettes venaient dans la Baie chercher le bois coupé pendant l'hiver. Quand un matelot était malade à bord d'un de ces bateaux, on le transportait à terre, chez nous, où ma mère toujours, lui prodiguait ses meilleurs soins. Une année, on en emmena un qui était bien malade. Ma mère se mit à le soigner plus que les autres, et pour son corps et pour son âme aussi. Elle lui parla de nos saints mystères de la religion catholique. Mais alors le pauvre matelot lui avoua qu'il était protestant, et il ne comprenait

rien à cela. Ma mère se mit à lui faire le catéchisme et à prier, et, peu après, le matelot se convertit. C'était l'année de l'arrivée de notre premier curé résident, Monsieur Pouliot, qui vint chez nous et baptisa le malade qui mourut peu après. Ma mère fut sa marraine.

"Le corps du jeune matelot fut exposé chez nous. Mais le capitaine du bateau, averti de la mort de son homme, vint chez nous. Apercevant un crucifix dans les mains jointes du mort, il demanda ce qui s'était passé et ma mère lui raconta la conversion du jeune homme. Le capitaine se fâcha noir et ne voulut pas que son matelot fût enterré en terre catholique. Alors le curé, averti, dit à ma mère: "Laissez-le faire, maintenant que nous avons eu son âme, que le capitaine fasse ce qu'il voudra de son corps."

Et ma grand'mère continuait:

"Notre deuxième hiver à la grande Baie fut bien triste. On eut à pleurer la mort de trois des nôtres et des hommes de notre campement transportèrent leurs corps dans une traîne, sur la glace du Saguenay et dans les bois, jusqu'à la Malbaie, où on voulait qu'ils fussent enterrés, soit une distance de trente lieues."

Voilà ce qu'entre autres choses nous racontait grand'mère, à la veillée, pendant mon adolescence.

J'aime à ajouter que mon arrière-grand-père, Alexis Simard, l'un des fondateurs du Saguenay agricole, est mort à l'âge de 70 ans et que sa vaillante femme "la mère Alexis", celle qui convertit le matelot, finit sa méritoire carrière de femme "selon l'Évangile" à l'âge de 93 ans. Et à cette âge-là, elle tricotait encore des bas sans lunettes.

Mon arrière grand-père a donné sa terre à la Fabrique et c'est sur elle que s'élèvent l'église et le presbytère de Saint-Alexis de la grande Baie, première paroisse du Saguenay fondée par ceux que l'on appelle les Vingt-et-Un, dont fut mon arrière-grand-père. Mon grand-père Alexis fut le premier marguillier de la paroisse de Saint-Alexis, comme il en fut le premier cultivateur; c'est lui, en effet qui jeta en terre saguenayenne, le premier blé et qui, le premier, le moissonna.

C'est en mémoire de son nom et de sa grande générosité que l'on appela notre paroisse Saint-Alexis.

Henri Fortier, ptre.

Kénogami, Novembre 1924.



LA BATAILLE DE MONTMORENCY

Écrit pour le TERROIR

PAR

JEAN DES CHATELS.

Sous les rayons ardents d'un soleil de juillet, ils avaient fauché le foin déjà jauni; tous deux, l'homme et l'épouse, ils avaient partagé la même tâche, et depuis leur union, ils vivaient heureux ainsi. Plus bas, sous l'œil et à l'exemple des parents, deux marmots de treize et quatorze ans environ amassaient en tas semblables le foin coupé.

Plus loin, dessous un chêne, les moineaux se disputaient les miettes de leur diner. Il était environ une heure et le soleil était bien chaud, trop chaud même, d'une chaleur accablante. Seul, le bruit sans cesse répété de la chute Montmorency venait frapper leur oreille.

Le paysan avait ouvert sa chemise de coutil, relevé ses manches et fauchait fort.—Sa femme le suivait, et, d'une fourche, étendait le foin. Tout absorbés par leur tâche, ils n'avaient encore presque pas parié quand l'homme, le premier, rompit le silence:

—“Tiens!” dit-il, “je crois que quelques chose se prépare pour cet après-midi, car on dirait que des nuages à peine perceptibles se glissent à l'horizon. Ma foi! je crois qu'il va nous falloir travailler dur!

—Ca se peut, se contenta de répondre Jeannette, qui avait remarqué la même chose.

Et tous deux, ils continuèrent l'ouvrage; mais l'homme regardant les petits, les appela et leur dit:

—“Allons! les marmots. il faut nous hâter; approchez-vous, et puis, aidez la mère. Et les enfants. tout joyeux de se sentir plus près des parents, se remirent au travail avec plus d'ardeur; et chacun présentait quelque chose.

Pourtant, depuis qu'ils labouraient, ils en avaient eu de ces pensées moroses, car pas un mois, pas une semaine même ne se passait que l'on entendit parler de l'Anglais. Et chaque matin en partant pour les champs, l'on ne savait si le soir, au retour, la maison y serait encore. Il fallait lutter contre la faim, et pour cela, labourer, faucher, battre le blé; il fallait défendre sa maison contre les rôdeurs anglais, déguisés en mendiants, et tenir toujours à la main le fusil; il fallait, devoir suprême! défendre la patrie, verser son sang!

C'était, ce jour-là, le trente-et-un juillet. Cette semaine encore, Beauport avait été bombardé; mais Montcalm tenait bon. Il avait peine à songer qu'il n'avait pu empêcher le martyre du vieux curé de St-Joachim; mais il était à Québec, et la distance était grande, et puis l'on n'avait appris le martyre que ce matin. L'ennemi avait aussi ravagé les campagnes avoisinantes. L'Ile d'Orléans était dévastée. Et, malgré tous ces maheurs, chacun avait encore espérance; le manque de soldats que depuis longtemps la France n'envoyait plus, donnait à chacun un double courage, et chacun avait consacré sa vie au service de sa patrie nouvelle.

Cependant, le nuage, à l'est, allait s'approchant. Et le paysan avait cru par moments entendre une rumeur confuse. Il savait que l'Anglais mouillait à la pointe de l'Ile d'Orléans. Et le matin, on lui avait même dit qu'une bataille semblait imminente. Il n'y tint plus.

—“Deux heures”, dit-il à sa femme; “nous avons bien travaillé, et ce soir, nous aurions fini; mais ce temps et ce bruit m'importurent; redescendons, je crois que nous allons nous battre. “Vois-tu”, ajouta-t-il, “on dirait que chacun s'assemble, en bas, à la pointe près de la chute, chez le père Bourbeau.”

—Oui, répondit-elle, tu as raison; il vaut mieux que nous descendions. Venez, les enfants, nous allons retourner, je crois qu'il faudra “laver” les Anglais.

Toute la famille mit en cachette sous le foin les outils, et l'on revint en hâte. En arrivant, le paysan rencontra le vieux Jos. Vézina et d'autres “habitants” qui, tous armés, descendaient le cap. Vite, il s'arma, et ses deux fils l'imitèrent, car ce n'était pas la première

fois qu'ils maniaient le fusil. Sa femme, elle, avec les autres formaient la réserve; toutes y étaient habituées.

Là, sur ces bords escarpés, ils se retrouvèrent environ cinq cents hommes, vieux et jeunes, grands et petits, mais tous prêts à verser leur sang pour la même cause, pour la même patrie. Sur le rivage que la mer venait de quitter, il y avait là six mille Anglais dont les uniformes rouges reluisaient au soleil, six mille Anglais et plus de cent pièces de canon; et là-haut, à trois cents pieds, cinq cents paysans et chasseurs canadiens, vêtus d'étoffe et chaussés de “bottes sauvages”, mais armés d'un cœur et d'un fusil, se tenaient cachés dedans des tranchées creusées en hâte, et se préparaient à défendre un morceau de la patrie, de leur cœur. C'est que dans quelques minutes allait se livrer un combat resté célèbre dans notre histoire: LA BATAILLE DE MONTMORENCY.

Les Anglais, sous la conduite de Wolfe, avaient cru que, s'ils pouvaient escalader les côtes abruptes qui entourent la chute Montmorency, ils se feraient facilement un chemin jusqu'à Québec. En effet, s'ils l'avaient pu, car leur nombre était supérieur aux soldats sous les ordres de Montcalm et Lévis, et leur artillerie plus considérable aussi. Les troupes anglaises n'avaient aucune fatigue, et les Français, eux, devaient défendre la patrie, et cultiver leur terre pour n'être pas vaincus par la faim.

De leur côté, les quelques cents canadiens se tenaient prêts à lutter, mais il était passé quatre heures, et rien encore ne s'était présenté. L'Anglais faisait ses préparatifs, tout en feignant un campement, mais les Canadiens depuis longtemps étaient habitués à ces tactiques. On s'était dit que la bataille commencerait vers le soir, et chacun tenait son poste.

Les femmes, là-haut, se tenaient prêtes aussi, et soignaient leur maison, tout en luttant contre l'Anglais. Le cœur, toujours bon, elles avaient chargés les petits d'aller porter quelque nourriture à ceux qui veillaient plus bas; mais elles n'avaient pas oublié de les avertir de revenir au plus tôt, et de ne pas s'attarder.

Et les petits tout joyeux de faire leur part pour la patrie, avaient porté aux pères et aux frères le pain de chez nous, sur lequel la mère avait étendu quelque douceur. Et puis ils étaient revenus contents. Mais voici qu'il était cinq heures, et chacun veillait encore, quand le bruit immense d'un bombardement nourri éclata; les bombes pleuvaient sur cette muraille naturelle; mais cette fois le fer ne pouvait vaincre la terre. Elles venaient s'arrêter sur ce mur de glaise, et retombaient en bas sur les assaillants. Protégés par le bombardement, des soldats anglais avaient franchi le chemin jusqu'à mi-côte; et là, ils se reposaient, contents déjà d'un succès éphémère; l'ennemi activa le bombardement, mais pas un coup de fusil ne lui répondit. Audacieux, ils reprirent leur montée, mais ce n'était plus le pied de la falaise; la terre s'écroulait sous leurs pieds, et ils devaient se reprendre. Les uns s'accrochaient aux arbrisseaux qui s'arrachaient sous leur poids; d'autres plus heureux grimpaient, grimpaient toujours, mais c'était pour leur malheur.

Lorsqu'ils furent à la hauteur des soldats canadiens, ils n'avaient plus qu'un espace à franchir, et là, c'était la plaine, c'était le chemin vers Québec. Non! l'heure pour eux n'avait pas encore sonné de perdre la ville, mais c'était l'heure de la mort! Aussitôt, comme si des éclairs foudroyants fussent sortis des ravins de Montmorency, les premiers anglais retombent morts sur la rive; une fusillade nourrie éclate qui tue ceux qui veulent prendre la place des premiers, puis ils les suivent dans la mort. Les décharges se succèdent, rapides et meurtrières; l'anglais est terrifié; il ne se reconnaît plus; les plus braves sont tués; cette côte abrupte semble habitée des démons, mais personne ne les voit; et les anglais tombent fauchés par un invisible ennemi.

Alors, Wolfe fait sonner la retraite et s'embarque au plus tôt; plus de cinq cents morts sont là gisants sur le sol; les habits rouges reluisent sous les premiers rayons de la lune; les étoiles leur servent de cierges, et la mer pour la plupart sera leur cimetière. Ils étaient six mille; les Canadiens étaient cinq cents; ils étaient robustes nos "habitants" bien que fatigués, et ils se battirent comme des lions.

Toute la nuit, les Canadiens firent la garde; et le matin, quand parut l'aurore, l'on vit la mer teinte de sang et des cadavres flotter, et là-bas, tout au bout de l'île d'Orléans, des navires, drapeaux mi-mats, qui se balançaient sur les flots du St-Laurent, l'on entendit un clairon qui sonnait "la dernière charge".

Quand les Canadiens firent l'appel, une centaine manquaient, parmi lesquels l'ainé du paysan. La mère Jeannette pleura; mais bientôt elle se consola, car c'était pour la France.

Et l'homme retourna faucher le foin qu'il n'avait pas eu le temps de couper. L'on dina encore aux champs, mais l'enfant manquait toujours. Cependant, un soir, la mère pleura, car celui que la mort avait épargné, partit répondre au dernier appel; le père ne put le suivre, la peine l'avait vieilli trop; et l'enfant ne revint pas.

Depuis ces jours de juillet, d'autres sont passés; mais la terre vit toujours, française et canadienne; et, chaque été, l'on revoit dans le champs, un paysan, son épouse et des marmots qui coupent le foin; puis quand vient deux heures, ils redescendent; alors ils rencontrent les vieux, et, tous ensemble, ils visitent les lieux où leurs pères et leurs fils sont tombés.

Des arbres ont poussé sur leurs ossements, mais les tranchées sont là encore..... Quelquefois le voyageur qui se promène sur ces rivages retrouve enfoncés dans la boue les vestiges d'une bataille passée; un obus, un canon ou un sabre, et la lune veille encore.

On dit que, dans la nuit claire, au jour de l'anniversaire, le trente-et-un juillet, des ombres se promènent sur le rivage, et que la lune fait briller leur pourpre; mais que bientôt elles se perdent dans la nuit.

Puis, quand tout est silence, la brise nous apporte le son lointain, la note dernière du clairon qui veille, et les vieux pleurent, mais le cœur des jeunes bat toujours pour la patrie.

JEAN DES CHATELS.

Décembre 6, 1924.

NOS MARTYRS

La béatification des huit martyrs jésuites des premiers temps de la colonie canadienne est chose à peu près certaine.

Ces huit martyrs sont:

P. Jean de Brébeuf, né en Normandie, le 25 mars 1593; mis à mort le 16 mars 1649.

P. Antoine Daniel, né à Dieppe, 27 mai 1601; 4 juillet 1648.

P. Gabriel Lalemant, né à Paris, le 30 oct. 1610; 17 mars 1649.

P. Charles Garnier, né à Paris, 25 mai 1606; 7 décembre 1649.

P. Noël Chabanel, né au diocèse de Mende, 2 février 1613; 8 décembre 1649.

P. Isaac Jogues, né à Orléans, 10 janvier 1607; 18 octobre 1646.

Frère René Goupil, né en Anjou; 29 septembre 1642.

Jean de La Lande, né à Dieppe; 19 octobre 1646.

La cause de ces martyrs a été introduite à Rome le 9 août 1916. La congrégation préparatoire se réunira à Rome le 31 mars prochain.

QUELQUES NOTES SUR LES MARTYRS

Des huit martyrs canadiens mentionnés ci-dessus, les cinq premiers versèrent leur sang au pays des Hurons, en Ontario; les trois autres chez les Iroquois, aux Etats-Unis.

Le P. Jean de Brébeuf est le grand apôtre des Hurons, surnommé le lion à cause de sa taille, de ses forces physiques et surtout, jointe

à une extrême bonté de cœur, de son indomptable énergie parmi les périls et les souffrances, laquelle jetait dans l'admiration les sauvages eux-mêmes. Il a vu, un jour, dans le ciel, une immense croix qui, venant du pays des Iroquois, s'étendait sur celui des Hurons: présage du sort réservé à son peuple et à lui-même. Déjà stimulé par le vœu du plus parfait, il fait alors celui "de ne jamais manquer à la grâce du martyr". La mort au milieu des plus effroyables tortures couronne une vie d'œuvres et de vertus surhumaines.

Le P. Gabriel Lalemant portait sous une frêle enveloppe une âme ardente et généreuse. Elle éclate dans cette prière au divin Sauveur des âmes: "Oui, mon Jésus et mon amour, il faut que votre sang, versé pour les barbares aussi bien que pour nous, soit appliqué efficacement pour leur salut, et c'est en quoi je veux coopérer à votre grâce et m'immoler pour eux". L'immolation dernière se fit en même temps et par un supplice non moins effrayant que celui de son compagnon, le P. de Brébeuf.

Le P. Antoine Daniel évangélisait les villages Hurons de l'extrême frontière, les plus exposés à l'ennemi, lorsque, un matin de juillet, pendant la messe qu'il célébrait, une clameur terrible retentit: ce sont les Iroquois qui mettent tout à feu et à sang! Entouré de catéchumènes et de chrétiens, le Père baptise les uns, absout les autres, et pour leur donner le temps de fuir, se présente à la porte de la chapelle, face à l'ennemi. Percé de flèches et de balles, il tombe pour le salut de ses néophytes, comme l'avait fait pour le salut du monde la divine Victime du Calvaire.

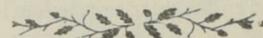
Le P. Charles Garnier, très sensible, délicat, aimable, fut l'agneau des missions huronnes comme le P. de Brébeuf en était le lion; mais l'agneau avait un cœur de lion, ainsi que ses travaux et sa mort le montrèrent à l'évidence: aimer Jésus-Christ et le faire aimer, ce fut la passion de sa vie. Il avait, en outre, fait vœu de défendre jusqu'à sa mort le dogme de l'Immaculée-Conception. L'auguste Vierge l'en récompensa par le martyr. C'est la veille même de la fête du 8 décembre qu'il fut frappé de deux balles et achevé d'un coup de hache par les Iroquois.

Le P. Noël Chabanel fit vœu de stabilité dans les missions huronnes. Pour comprendre ce que cet acte renfermait de perfection, il faut se rappeler que tout chez les sauvages le torturait, nourriture, logement, manières, longues courses, et que lui, brillant professeur de rhétorique en France, ne put apprendre la langue huronne. Mais, attaché à la croix, il n'en voulut jamais descendre. C'est de la main d'un Huron apostat qu'il reçut la couronne du martyr.

Le P. Isaac Jogues, premier apôtre des Iroquois, est, avec le P. de Brébeuf, le plus grand de nos martyrs. Faible de corps, d'âme vigoureusement trempée, ne vivant que pour Dieu et les âmes, déjà après sa première captivité chez les Iroquois, proclamé martyr par Urbain VIII, à qui on demandait pour lui la permission de célébrer le saint sacrifice malgré ses doigts mutilés: "Il serait indigne," répondit le Pape, "qu'un martyr de Jésus-Christ ne pût boire le sang de Jésus-Christ." En partant la seconde fois, pour le théâtre de ses travaux et de ses souffrances, il disait: "Que je serais heureux si Notre-Seigneur voulait achever le sacrifice là où il l'a commencé!" La hache d'un Iroquois lui procura ce bonheur.

Le Frère René Goupil, coadjuteur temporel, compagnon du P. Jogues, fait prisonnier et torturé avec lui; peu de temps après ses vœux, il est frappé à mort en haine du signe de la croix qu'il a tracé sur le front d'un enfant.

Jean de La Lande, donné de la Compagnie de Jésus, appartenait à ce corps d'élite de chrétiens qui se donnaient aux missionnaires comme serviteurs perpétuels. Il partagea glorieusement le sort du P. Jogues, qu'il accompagna chez les Iroquois.





LE PARDON

— CONTE DE NOËL —

PAR

DAMASE POTVIN

La maison de Césaire Gauthier est située sur un plateau qui domine la première moitié de la grande côte du Quai des Eboulements, en pays charlevoisien. La terre s'étend en trois larges bandes de guérêt et gravit, jusqu'au "trécarré", une colline à pente douce. La maison est ce que l'on appelle dans la contrée une vieille propriété; elle a bon air. Sans autre clôture pour la séparer du "chemin du roi" qu'une mauvaise clairevoie faite de petites planches de sapin blanchies au lait de chaux, elle a confiance, semble-t-il, dans le passant et offre son bon accueil sans exiger de garanties. Entre la maison et le chemin public qui grimpe à partir du quai jusqu'au village, il y a un parterre qu'ombragent des saules, quelques jeunes liards et deux ou trois érables à Giguère, bicornus et rugueux. Là, durant la belle saison, grâce aux soins assidus de la mère Gauthier, éclate en couleurs toute la gamme des produits de la botanique bascanadienne; des géraniums à fleurs rouge sang et aux feuilles vert sombre, veloutées, des "quatre saisons", des "saint-Joseph" aux pétales éclatantes, des marguerites jaunes et blanches, des pavots aux têtes énormes et touffues, et toute une rangée de touffes sapineuses de "vieux garçon" entremêlées de "cœurs saignants" que dominent les pendantifs de "souliers de la vierge". A l'ouest de la maison, l'on voit le potager agrémenté de tiges de tournesols dont les grandes fleurs jaunes, brunes au centre, s'élèvent à plus d'un pied au-dessus de la clôture de pieux de cèdre. Ce potager est, chaque automne, un des mieux réussis de la paroisse. Enfin, en arrière de la maison, s'étend le cour entourée de cordes de bois de chauffage, et un peu à l'est, l'on voit les bâtiments qui se composent d'une étable en pièces de bois équarries grossièrement, d'une grange très moderne avec pont en pente et silos, et d'une porcherie. A partir des bâtiments, les champs se déroulent en grimpant toujours jusqu'à la futaie de jeunes bouleaux qui marque le "trécarré".

Césaire Gauthier aime sa terre d'une tendresse passionnée comme il affectionne, du reste, tout ce beau pays de Charlevoix si pittoresquement accidenté et qui est son pays natal comme il est celui de ses ancêtres aussi loin qu'il peut remonter dans la généalogie de sa famille. Son arrière-grand-père, son grand-père, son père et lui étaient nés en ce pays des Eboulements, sur la ferme même qu'il cultivait et qui tenait au cœur de Césaire Gauthier par toutes ses fibres.

Or, il y a quelque vingt-cinq ans, cette tendresse de Césaire Gauthier se partageait entre sa femme et son fils Claude, un petit gars intelligent et solide comme son père, bien bâti, nouveau comme un jeune érable. Claude était enjoué, travailleur, industriel et les voisins, à cause de sa belle humeur, se sentaient attirés vers lui. "Quel solide poteau de vieillesse pour Césaire!" disaient souvent ces derniers en parlant de Claude.

Hélas! depuis longtemps, le petit gars a quitté la ferme avec sur sa tête le poids de la colère paternelle. Le père a vieilli de vingt ans avant son âge réel et la mère n'éprouvé plus de consolation qu'à cultiver amoureusement son jardin ou à s'en aller, en de pieux pèlerinage, s'abîmer dans d'ardentes prières au pied de l'autel de la vieille église vermoulue du village des Eboulements.

C'est une lamentable histoire que les voisins savent, mais dont ils ne parlent jamais à Césaire pas plus que celui-ci n'aime à la rappeler.

Quand Claude eut treize ans, son père dont les bras et ceux de son "engagé" suffisaient aux travaux de la terre, l'envoya au collège, puis, après quelques années de cours commercial, il voulut en faire un agronome, espérant qu'il contribuerait ainsi, plus tard, par sa science, à améliorer davantage la vieille terre paternelle qu'il avait

l'ambition de rendre la plus belle et la plus productive de toute la paroisse.

Que de sacrifices pour ces études et que de rêves caressés dans l'application de leurs résultats!

Claude avait donc été transféré du collège à une école d'agriculture près de Montréal. C'était la première fois qu'il quittait la campagne. Ce qu'il vit, en traversant les villes, l'émerveilla. Il étudia pendant une couple d'années avec plus ou moins de succès. Il prenait des congés fréquents qu'il allait passer à Montréal et dont il revenait sans courage, la tête prise par toutes sortes d'autres choses que par les théories modernes de la culture perfectionnée. Il échoua plusieurs fois à ses examens, et le père, là-bas, se saignait pour rencontrer les frais lourds de cette instruction compromise.

Mais il espérait contre toute espérance, même quand on lui apprit que Claude ne ferait jamais un agronome. Il espérait, du moins, que Claude, une fois définitivement échoué dans ses études, reviendrait sur la terre paternelle et redeviendrait, comme lui, un simple habitant. Vains espoirs!

Ce qui devait arriver arriva.

Un jour, le malheureux père apprit que son fils avait quitté l'école et s'était en allé à Montréal, où il voulait, avait-il dit, faire sa vie comme tant d'autres. Le coup fut rude pour Césaire Gauthier qui, ce jour-là, prostré dans la grande cuisine de la ferme, pleura de ces larmes d'hommes qui font mal et qui rongent la face comme un acide.

Mais il n'était pas au bout de ses malheurs. Peu après, il apprit que Claude, depuis qu'il était à Montréal, traînait d'usine en usine pour gagner un maigre salaire qu'il dépensait aussitôt en folies. Puis, il s'était amouraché d'une femme rencontrée au hasard de la rue; et pour cette femme, cette "seineuse", Claude avait tout sacrifié, son père, sa mère, "sa" terre, celle qui devait lui revenir un jour, la terre de l'arrière-grand-père, du grand-père, du père. C'était fini de Claude.

Deux ans se passèrent, puis, pour Claude, ce fut l'histoire banale, lamentable, des dévoyés de son espèce: la trahison de la femme, la rupture, le désespoir..... et la rue toujours; et les usines où le travail manque, et l'argent nécessaire pour payer le loyer de la chambre et qu'on n'a pas.

Désespéré, deux fois, Claude écrivit à son père pour tenter un raccommodement. Il ne reçut pas de réponse. Un abîme s'était creusé entre ces parents et lui.

Césaire Gauthier demeura ferme comme un pic de sa paroisse. Il ne voulut rien entendre et à sa femme résignée, pantelante, il disait souvent: "Nous n'avons plus de garçon!"

Mais son cœur saignait quand même. Il s'en allait, souvent, pleurer dans ses étables en caressant ses bêtes. Ces dernières semblaient comprendre la douleur de leur vieux maître.

Et, dans cette atmosphère sourde d'où s'échappaient de chaudes odeurs de litières de paille fraîche et où l'on n'entendait que le mouvement rythmé de solides mâchoires qui remuaient et le bruit mat des chaires des colliers aux roeuds luisants des mangeoires, le père Césaire Gauthier goûtait quelques instant de bonheur relatif.....

La mère, elle, déclinait, déclinait. Le cœur avait déjà bu tout le sang des veines; elle était devenue vieille bien avant le temps. Comme elle eut pardonné, elle! Et le fils, serait revenu déjà. L'été, de sa galerie où elle passait de longues heures, elle contemplait le fleuve d'un point à l'autre de l'île aux Coudres et, chaque fois qu'elle apercevait à l'extrémité sud de l'île de la fumée d'un bateau venant de Québec, elle pensait au fils qui pourrait bien revenir. Mais la journée finissait, morne, désolante, silencieuse, entre elle et son vieux, morose, renfermé..... Et Claude était toujours perdu.

On était en 1915. La guerre alors ravageait, depuis plusieurs mois, la vieille Europe, mettant la France et l'Angleterre en péril. L'on enrôlait des soldats canadiens. Chaque jour l'on pressait l'appel pour de nouveaux volontaires. L'on parlait même de conscription. L'Europe méditerranéenne était en grand danger, menacée d'être envahie par la barbarie des bois. Du Canada, des troupes partaient nombreuses, pleines d'enthousiasme, volant au secours des deux mères patries qui demandaient de l'aide à la jeune Amérique. Un jour, à la fin de l'hiver, Césaire Gauthier apprit, par un de ses amis de la paroisse revenu d'un voyage à Montréal, que son fils avait pris un engagement dans un régiment de la métropole en entrainement à Valcartier et qui devait partir pendant l'été.

Claude Gauthier s'était, en effet, engagé et, durant l'été qui suivit, il partit sans avoir revu la ferme dont son cœur était hanté.....

Deux ans, Claude Gauthier resta au front où il se battit en brave dans les rangs de son régiment, puis dans ceux du 22ième Bataillon où il fut transféré et qui s'immortalisait. Il vit Festubert, Courcellette, Vimy, où il fut blessé. A Courcellette il fut fait sergent sur le champ de bataille. Tout cela, on l'apprit chez Césaire Gauthier au hasard des nouvelles que contenaient des lettres écrites à leurs parents par des compagnons du sergent Gauthier, lettres publiées pour la plupart dans des journaux que lisaient avec avidité Césaire et sa femme. Instinctivement Césaire Gauthier se sentait fier d'avoir un fils là-bas, parmi tous ces braves et des exploits desquels les gazettes étaient remplies. Il ne le laissait pas voir, mais sa rancune tombait. Il se prenait à penser avec moins d'amertume à ce fils objet de tant d'espoirs d'abord, avant tant de déceptions. Mais on avait un cœur et le temps est si bon guérisseur des blessures du cœur.....

Un soir brumeux de prime automne au moment où Césaire Gauthier et sa femme se préparaient à prendre le repas de la fin d'une rude journée de labour, ils avaient vu soudain entrer le curé du village, l'air soucieux, et instinctivement ils avaient compris:

"Claude?".....interrogea timidement la mère.

Le père, lui, n'articula pas un mot.

Le prêtre fit signe de la tête qu'en effet il s'agissait de Claude. Il arrivait de Québec, et il avait vu sur la dernière liste des soldats

morts publiée sur les bulletins des journaux de la capitale, le nom de Claude Gauthier. Il n'y avait pas d'erreur, c'était bien le fils de Césaire Gauthier. On lisait: "Soldat Claude Gauthier, tué d'un éclat d'obus à Chérisy".

Soldat..... Sergent..... Bah! la différence d'un gallon.

Après quelques paroles de consolation, le ministre de Dieu était parti sur la route boueuse qui montait à l'église.

C'était donc fini du gars, du beau petit gars d'autrefois, oh! il y a déjà si longtemps, qui était si intelligent, si solide, solide comme son père, noueux comme un jeune érable.....

Césaire Gauthier, encore une fois, dans la grande cuisine pleine d'obscurité, pleura silencieusement, essayant de temps en temps de sa rude main calleuse de lourdes larmes qu'il sentait courir sur ses joues ridées, puis descendre le long des poils de sa barbe. La mère, dans un coin de la pièce, la figure dans les mains, était secouée de grands sanglots convulsifs.

Puis le père se consola; levant la tête, longtemps, il regarda par la fenêtre.

Il faisait nuit, une nuit pâle et froide, pleine de lune. Dans le jardin tout baigné de clarté, les arbres dessinaient en ombres sur le chemin gris leurs membres de bois à peine vêtus d'un reste de verdure. Il apercevait, en bas, un coin du fleuve qui coulait, tout blanc, glacé, luisant comme du vernis, venant des grandes villes d'où l'on apprend tant de malheurs. Il eut comme un froid à l'âme.

La lune à son dernier quartier, brillant sur la colline, toute pâle, paraissait défaillante au milieu de l'espace. Elle lançait dans la pièce une lumière sèche et triste, cette lumière qu'elle nous jette, chaque mois, à la fin de sa résurrection.

Et le père Césaire Gauthier partit, soudain, à travers le champs de ses souvenirs. Il allait tout doucement parmi les choses anciennes et les vieux

événements qui se réveillaient dans sa pensée, comme on va en se promenant dans le vieux jardin de famille où l'on fut élevé et où chaque arbre, chaque allée, les buissons, les haies font surgir, à chaque pas, un petit fait du passé, de ces petits faits souvent insignifiants, qui forment la trame de l'existence. Ah! la tristesse de ces vies accomplies qui se débattent dans la mer des souvenirs comme on se noie dans une eau profonde!.....

Césaire Gauthier a de sa vie passée des souvenirs gais, joyeux.

POUR LA GRAND'MERE



Se servant des lunettes de la grand'mère, la petite, aux approches des Fêtes, a décidé de tricoter elle-même un joli cadeau à l'aïeule.

Mais il en est de bien tristes. En cette heure de douceur nocturne cependant, ces derniers lui semblent moins amers. Sa rancune s'est comme amollie et contre elle lutte une conscience honnête et digne. La pensée du pardon a traversé son esprit. Va-t-il pardonner au fils qui l'a outragé, un jour déjà si lointain de sa vie? Il sent maintenant qu'en lui se bat l'amour du bien contre l'inclination au mal, le mal presque toujours vainqueur dans nos pauvres âmes, parce qu'il excelle à cacher son vrai caractère sous de fausses apparences; parce que c'est souvent à travers de précieuses espérances, de chères pensées, de nobles illusions, de pures intentions avouées, qu'il nous conduit à ses fins.

Et puis, la mort adoucit bien des angles, surtout, la mort héroïque, obscure du soldat, Qui peut résister à sa vertu?

Césaire Gauthier rentra.

Au fond de la cuisine, dans son coin, sa femme pleurait toujours. Alors, le père, la voix chevrotante d'émotion qui lui serrait la gorge, murmura:

"Tu sais, sa mère, il faut lui pardonner, au gars....."

La guerre est finie depuis novembre et maintenant nous sommes en décembre. la veille de Noël.

Pendant presque deux jours, la neige est tombée sur la campagne à flocons pressés et précipités. La veille de Noël, la terre charlevoisienne avait déjà sur le dos un manteau épais de cinq pieds.

Les fermes, isolées derrière leur rideau de grands arbres poudrés, semblaient endormies sous l'accumulation de cette mousse épaisse et légère, de cette poussière blanche qui tombait toujours et dont on ne voyait dans l'espace que le glissement vague et continu.

Le soir de la messe de Minuit, le temps était au doux; toute cette neige était devenue bouillante; puis le vent s'était levé, par légères bouffées d'abord, et ensuite par rafales prolongées.

Dans toutes les demeures des Eboulements, l'on se prépare joyeusement à la grande nuit de la Nativité. Les gens vont se rendre bientôt à la messe de minuit, à l'église du village qui étincelle au loin de mille feux.

Mais dans la cuisine de Césaire Gauthier, on est bien triste. Césaire et sa femme sont assis près du gros poêle à trois points qui gronde à cause des bourrasques du dehors qui font crépiter les bûches dans la cendre rouge. Ils songent aux Noëls anciens. Ils n'avaient jamais manqué d'aller porter au divin Enfant leurs naïfs hommages autrefois, avec le petit gars, plus tard, seuls mais avec la pensée qu'il vivait encore, ignoré, presque maudit, c'est vrai, mais vivant quand même. Au retour, on réveillonnait avec quelques voisins.

Ah! où sont-ils les Noëls d'autrefois?

Césaire Gauthier et sa femme se rendront-ils seulement, cette année, à la messe de minuit? Non, à quoi bon? Il y a la tempête d'abord, qui ébranle les maisons; et puis, il y a les plaies du cœur, béantes et douloureuses qui empêchent la joie de pénétrer. Mieux vaut décidément prier ici pour le disparu, prier et pardonner.....

Tiens..... est-ce un voisin?..... Qui peut ouvrir, à cette heure, la barrière du parterre? C'est peut-être le vent qui l'a secouée?..... Non, ce n'est pas le vent puisque l'on entend des pas sur la neige déjà durcie du jardin. L'on approche..... Non, l'on n'entend plus rien.....

Césaire Gauthier se lève, prend la lampe sur la table dont le tapis ciré reluit sous la lumière, et, se servant de sa main comme abat-jour, dirige un rayon de la lumière par la fenêtre vers le parterre; et il regarde de tous ses yeux. Il voit une ombre confuse arrêtée au milieu du parterre et qui paraît considérer avec inquiétude la maison et la fenêtre lumineuse..... L'ombre avance encore vers la porte. Sous une intuition mystérieuse et irraisonnée, Césaire Gauthier, pris d'un grand tremblement qui agite tous ses membres, dépose la lampe fumeuse sur la table et, les yeux dilatés, fixe la porte. Rien ne bouge. Aucun bruit au dehors. Alors, il fait deux pas et ouvre toute grande cette porte.

Un jeune homme est sur le seuil; ses vêtements, un uniforme khaki, sont couverts de neige; il tremble et sa figure est affreusement

pâle; ses yeux se détachent dans la paleur du visage avec une espérance suppliante.

Une seconde, puis, deux exclamations sauvages:

"Claude!...Père!".....

Le père et la mère ne se demandent pas comment il se fait que leur fils revienne, ni comment leur cœur s'est si soudainement ouvert à celui, que pendant près de vingt ans, ils avaient presque maudit. Ils se rappellent, vaguement, que voilà quelques jours, ils ont pardonné..... Durant un instant, ils savourèrent silencieusement le bonheur de retrouver l'enfant prodigue, celui qui était pour eux mort deux fois, celui qui, pour racheter ses fautes, avait fait le sacrifice de sa vie, et qui, sorti intact de la sinistre fournaise de la guerre, était venu, par cette nuit divine, vers les vieux parents, sûr, sans doute, d'obtenir, à la faveur de l'Enfant de Bethléem, plus sûrement le pardon.

A tout péché miséricorde. Puisque l'on a pardonné au mort, pourquoi ne pardonnera-t-on pas au vivant qui a expié et qui se repent d'une longue folie!

Et la tête de son fils sanglotant appuyée sur ses épaules, Césaire Gauthier pardonna de nouveau.....pendant que la mère, humble et dolente, près des deux hommes, pleurait toujours, mais de joie maintenant.

Pour remercier l'Enfant Dieu de la faute effacée et pardonnée, comme du retour du fils ingrat, l'on résolut, malgré la tempête qui s'était, du reste, calmée sur les onze heures, de se rendre au village assister à la messe de la Nativité.....

Plus tard, l'on apprit qu'aux bureaux de la Milice à Québec l'on s'était trompé de nom; un soldat Claude Gauthier était mort à Chérizy. Le sergent du même nom, après la guerre, était revenu démobilisé, au commencement de décembre.

SYMPATHIE D'HIVER

Un matin de fin de décembre, en repassant sous les grands maronniers déjà glacés du parc,—qui, en mai, laissaient tomber sous nos pas, tels des flocons de neige, les odorants pétales de leurs fleurs splendidement blanches,—j'en rencontrai un tout chargé de moineaux grelottants..... Alors, je fus étonné d'apercevoir, ainsi posés sur le même arbre, ces groupes d'oiseaux, qui avaient passé l'été, soit à s'aimer dans l'isolement égoïste de leur nid, soit à se quereller de temps en temps, dans les allées..... Car les moineaux sont un peu querelleurs, et j'ai déjà eu le regret d'assister à quelques-unes de leurs querelles..... d'amoureux, qui sait?..... Or, ce matin-là, j'étais tout à la fois content et navré de trouver ces essais d'oiselets frileux comme unis par une sorte de sympathie qu'aurait fait naître, entre eux, leur commune souffrance.

Comme le gel de décembre fait les oiseaux se presser les uns contre les autres, l'hivernale misère rapproche les hommes. Et il est vrai, en effet, que l'hiver est la saison des aimables rapprochements: il fait trop froid pour se fuir..... Les jours d'hiver sont donc très différents des jours d'été; ceux-ci apportent l'indifférence et mettent, entre nous, comme l'espace d'un abîme; ceux-là au contraire, sont plus conciliants et semblent avoir pour devise: "*Sympathie!*"..... Mais cette sympathie paraît exister surtout parmi les pauvres: rien ne lie comme le même dénuement..... Cependant, pour prouver qu'il n'y a pas seulement les communautés de misère qui poussent les êtres humains à se rechercher les uns les autres, je voudrais voir rassemblés, par milliers, autour du même arbre de Noël, miséreux et fortunés, comme j'ai vu, un matin de fin de décembre, groupés dans le même marronnier, des myriades de moineaux tout tremblants.....

JEAN DE CANADA.

LES AVENTS

Pendant les *Avents*, nous vivions dans le rêve, Marie et moi, absorbées par la dévotion et la pensée des étrennes. D'abord, Mère S.-Anastasia nous enseignait qu'il fallait prier continuellement et et répéter à tout propos: "O divin Enfant Jésus, venez naître dans mon cœur"; et elle demandait qu'on préparât dans ce cœur une crèche luxueuse, plus belle que celle de notre église paroissiale, une crèche enrubannée de dentelles, et fleurie de nos mérites! Chaque jour de sagesse et de silence était une parure chaude pour le petit Jésus; et nous avions, Marie et moi, les yeux toujours baissés et l'index droit sur nos bouches, pour indiquer que nous étions muettes.

Nous ajoutions à cette pénitence un chemin de croix, après la classe, au Sacré-Cœur. Nous arrivions, nos sacs en bandoulière, échappant les portes qui claquaient, et nous commençons tout de suite à nous promener dans la grande allée. La chapelle était presque vide. De place en place, une vieille femme, un prêtre malade et une orpheline priaient. Tout était calme et pieux, et nous admirions beaucoup les fleurs de papier, dans les vases en verre de couleur qui ornaient l'autel.....

Tant de dévotion et d'obéissance devait finir bruyamment. Nous sortions de là en glissant à cheval sur le bras de l'escalier, et en faisant du tapage. Nos privations étaient terminées. Nous avions assez "habillé" le petit Jésus pour ce jour-là. Nous discutons en nous obtenant. Marie disait: „Moi, je lui ai gagné un beau gros *confortable*," et je lui rétorquais qu'il ne devait pas être si gros que ça, son *confortable*, parce qu'elle avait pouffé de rire deux fois pendant la grammaire et que Mère lui avait fait baisser son pouce!

Nous courions jusqu'au *coin rond*, pour regarder les champs de neige, la rivière gelée, et les carrioles qui traversaient de l'autre côté, dans le chemin bordé de balises en égrenant les sons clairs de leurs grelots.

Nous demandions l'une et l'autre: "Sais-tu ce que j'ai pour mes étrennes?" et, mutuellement, nous nous en faisons accroire: "Oui, je sais, c'est rond, ça a des yeux, des bâtons, ça tourne, c'est haut!" Rien à deviner avec des renseignements aussi compliqués, mais nous imaginions mille jouets! Ensuite, nous échangeons nos idées sur la cachette de cette année. Maman avait mis sa commode en coin, c'était laid et ça prenait plus de place. Cela signifiait sûrement quelque chose. Nous irions voir en rentrant; nous tâcherions d'apercevoir au moins des paquets, et nous rêverions sur leurs formes!

Nous arrivions par la cuisine, en nous recommandant de ne pas mettre notre langue sur la planche! Pourtant, mon Dieu, que c'était tentant ce bout de fer glacé! Je m'approchais tout près, tout près, puis je me redressais brusquement, me souvenant du mal qu'il m'avait déjà fait!

En nous déshabillant, nous poussions le cri traditionnel: "J'ai faim!" Mère Ste-Anastasia, vous n'étiez plus là pour prêcher la pénitence! Nous *garrochions* nos claques en l'air, jusqu'au "*plancher d'haut*", et nos grands bas sous la table; nous enrroulions nos *nuages* autour des chaises et jetions nos *tuques* par terre. Mais Julie se fâchait, nous *ramonait*: "C'est comme ça? Eh bien, vous ne mangerez pas, mes petites haïssables, si vous ne *serrez* pas votre linge"..... Nous filions doux pour avoir des beurrées et nous ramassions, pièce par pièce, nos vêtements.

.....Pendant les *avents*, vers le soir, on voyait arriver, devant chez nous, deux fois par semaine, une voiture d'habitant, un traîneau à lices, portant deux ou trois quarts de petits poissons blancs. On accourait à la porte avec un grand "plat de vaisselle" que le marchand remplissait des pauvres petites bêtes gelées, enneigées, et tordues en des poses variées. Il y en avait qui étaient plates, et l'on se disputait pour les avoir!

Je ne me rappelle pas si c'était bon, mais je me souviens que Julie en faisait rôtir tout de suite à la broche, au-dessus des braises du poêle, et que cela nous amusait infiniment de regarder noircir les poissons aux belles flammes roses du foyer qui crépitaient et nous chauffaient le visage.

O petits détails d'une vie d'enfant! Souvenirs menus et puérils. Chaque fin d'au-

tomne, il en passe sans doute encore, devant ma vieille maison de là-bas, des marchands de poissons blancs, et il y a des petites filles qui s'amusement après le silence de l'école, et qui *fachent* un peu leur man-
man en faisant du *train*!

Et là, j'y suis repassée devant ma maison d'autrefois, par un froid qui brûlait, un froid triste; et je suivais mon cher papa qui s'en allait au cimetière, par cette route même où il avait dépensé sa vie, sa force et son activité! Ah! la différence des *avents* d'hier et de l'avent d'aujourd'hui!

MICHELLE LE NORMAND

EN VUE DU REVEILLON



Les préparatifs du délicieux repas de Noël



LES PROPOS DE L'ENTR'ACTE

par Aimé Plamondon, de la Société des Auteurs canadiens

*Un grand maître de la scène et ses brillants élèves.....
M. Firmin Gémier et la troupe du théâtre National
de l'Odéon.*

Décidément, qu'on ne dise plus que nous ne sommes pas favorisés au point de vue artistique "en Québec", comme écrivent quelques-uns. Depuis deux ans, nous avons eu le bonheur d'acclamer dans leurs principaux triomphes les comédiens fameux dont nous étions accoutumé d'entendre vanter les talents et les succès dans les journaux et revues d'Europe: De Féraudy, Lambert Sorel, Magnier, Calmettes. L'an dernier, nous avons eu la visite de la troupe du Grand-Guignol et vous pouvez parier qu'avant longtemps nous verrons les Guitry, père et fils, et leur admirable partenaire Yvonne Printemps.

En tout cas, nous venons d'avoir Firmin Gémier, directeur du théâtre National de l'Odéon et sa troupe. Ce qui revient à dire que nous avons eu le grand avantage de pouvoir apprécier l'art du collaborateur et continuateur de l'œuvre de l'illustre Antoine.

Firmin Gémier est aujourd'hui sans conteste, en même temps qu'un des artistes les plus réputés de notre temps, un des premiers metteurs en scène du monde entier.

C'est donc à ce double point de vue qu'il fallait apprécier les représentations qu'il est venu nous donner et nous avons la certitude que c'est bien là ce qu'ont fait tous ceux de nos lecteurs qui sont allés entendre le grand artiste.

Le programme, composé d'œuvres classiques où figuraient les noms de Molière et de Shakespeare, se complétait d'une couple d'œuvres modernes où l'action pivotant entièrement autour d'un premier et unique rôle dit "de composition," a permis au maître de nous faire apprécier pleinement les divers aspects de son admirable talent.

Dans les pièces classiques, en particulier dans "Le marchand de Venise", nous avons pu nous

rendre compte de ce qu'ont su faire des hommes de génie pour récréer, en les adaptant aux nécessités de la scène moderne, l'atmosphère et les procédés du théâtre antique.

Il faut avoir vu en particulier la scène du tribunal dans "Le marchand de Venise" avec sa merveilleuse disposition et ses groupements de figurants aux allures sculpturales pour comprendre toute l'importance de l'effort tenté et toute la grandeur des résultats obtenus.

On avait l'impression que tout l'auditoire participait au spectacle, que les spectateurs et les spectatrices des premières rangées n'étaient autres que ces hommes et ces femmes allongés, en des poses à la grecque, d'une suprême élégance sur les degrés du grand escalier reliant le "plateau" à la salle.

Et les costumes aux couleurs éclatantes, si harmonieusement assorties par ailleurs, les tuniques soyeuses des femmes, les pourpoints et les justaucorps brillants des hommes, tout cela formait un véritable poème qui chantait dans la lumière retrouvée du beau ciel de Venise.

Veut-on maintenant un exemple de l'art du directeur après celui du metteur en scène? Nous n'avons jamais rien vu de mieux réglé, de plus exactement balancé, de plus vivant, de plus réussi enfin que la scène de l'enlèvement de Jessie au troisième acte. De l'avis de tous les connaisseurs que nous avons consultés, de l'avis du public en général qui y est allé spontanément d'une enthousiaste ovation, la parade des masques, leur farandole, leurs chants, leurs danses, tout cela suivi de l'enlèvement de la jolie petite juive et du sac des trésors du terrible Shylock, voilà qui formait un spectacle absolument inoubliable et incomparable.

Passons maintenant au moderne et demandons-nous s'il est possible de concevoir un rôle plus lourdement chargé, plus difficile à soutenir et à faire accepter, plus écrasant, plus énervant même pour l'auteur et le public, que celui du Procureur

Halliers alias "Le Prince". Eh bien, il faut voir M. Gémier se dédoubler constamment et complètement à travers les quatre actes de cette hallucinante comédie. Il faut voir le juge sévère, rigide préjugé même par ses savants travaux sur la criminologie, il faut le voir lorsqu'accablé soudain par une étrange paralysie de son cerveau détraqué par le surmenage, il devient sous nos yeux effarés, en l'espace de quelques minutes, longues comme des siècles, un affreux chef d'apaches de l'espèce la plus dangereuse.

Ah! ces yeux qui se durcissent, deviennent froids comme l'acier, perçants, mauvais, ah! ces traits qui se raidissent, cette bouche qui se contracte dans un rictus effroyable, accentué encore par le menton qui s'avance comme un poing qui frappe, ah! cette démarche lourde, titubante, irréaliste et qu'on devine inconsciente, ah! cette brute affreuse animée des pires instincts, quelle vision d'horreur et de bestialité!

Puis, de temps à autre, aux intervalles où le cauchemar s'apaise, nous revoyons instantanément le magistrat intègre, homme du monde accompli, célibataire raffiné au cœur encore accessible aux sentiments les plus tendres, dissertant de musique et d'amour en des phrases compréhensives et chaleureuses.

Tout cela et bien d'autres choses encore, c'est M. Gémier, c'est le très grand artiste que nous venons d'acclamer.

Les élèves sont dignes d'un tel maître. Hommes et femmes, chacun dans son genre, chacun à sa place et suivant son tempérament propre, au milieu d'une mise en scène que les mots ne peuvent dignement qualifier, ils évoluent gracieusement, harmonieusement, prêtant aux âmes des personnages de fantaisie leurs âmes multiples de comédiens consommés.

Ce fut certes une bien grande semaine pour la gloire de l'art français chez nous que celle que M. Gémier et sa troupe nous ont fait l'honneur de vivre en notre bonne cité de Québec.

CHEZ UN COLON

Il était près de huit heures quand les quatre voyageurs arrêtaient devant la maison de Jean. Heureusement que c'était un soir de lune; car à la fin d'octobre, à pareille heure, il y a déjà assez longtemps qu'il fait nuit.

On leur avait dit qu'ils seraient bien reçus: bon repas, bonne chambre. Pourtant ils hésitaient: ils étaient quatre! de purs étrangers! Puis on ne les attendait pas!

Ils ne pouvaient tout de même pas coucher dehors, après avoir franchi la distance de St-Siméon à St-Marc du Petit-Saguenay. Aller ailleurs, le même problème se poserait.

Ils entrèrent donc. La maison était tellement remplie de monde qu'ils regrettèrent presque de n'avoir pas continué leur chemin. Mais cela ne dura guère, et un homme, qui frisait la cinquantaine, s'avança prestement vers eux.

—Bonjour, les amis, bonjour. D'où venez-vous?

—De St-Siméon.

—Un grand voyage!..... C'était le temps que vous trouviez une maison. *Dégréez-vous*. Vous n'irez pas plus loin ce soir: il n'y a que les malhonnêtes gens qui voyagent la nuit.

Et Jean disait cela si naturellement que les voyageurs n'eurent pas même la pensée de s'excuser d'arriver si tard, de s'informer si c'était possible de passer la nuit.

Les grandes filles s'étaient levées à la suite de leur mère et bientôt leurs bras plièrent sous une brassée de paletots.

—Louise, dit Jean à sa femme, un bon souper! Ils ont faim: partir de St-Siméon!

Et Louise attachait déjà un grand tablier blanc comme de la neige, et elle disait de sa voix un peu basse pour une voix de femme:

—Ça ne sera pas long: le poêle est rouge, les *petites filles* vont mettre la table; et j'ai un bon ragoût *pour demain*, un ragoût au lièvre et à la perdrix: je n'ai qu'à le mettre chauffer.

Et toutes les *créatures* étaient sur pied, et les grands garçons donnaient des conseils aux grandes filles qui mettaient la table; car eux avaient *voyagé*, et ils avaient du *savoir-faire*.

Vingt minutes plus tard, les quatre voyageurs se mettaient à table. où tout était propre, où tout sentait bon, où le rouge appétissant du bocal plein de fraises des champs était adouci par la vapeur qui jaillissait du grand plat de faïence presque bleue.

Et Jean s'était mis à la table pour servir. Et tous les yeux étaient fixés sur les voyageurs non pour les épier, mais pour prévenir leurs moindres besoins.

Jean servait abondamment tout en continuant de raconter son histoire; car il avait commencé durant que le souper s'était préparé.

—Voyez-vous, disait-il, à St-Fidèle, nous n'avions pas de misère. Mais je n'avais qu'une petite terre, de quoi établir mon plus vieux, Joseph. Et les deux autres?..... Et puis, chaque été, deux de mes garçons allaient travailler *au bord de l'eau*, car deux bonnes paires de bras, c'était assez pour avoir soin de la terre. On avait de l'argent; mais, de l'argent, ce n'est pas un *avenir* à laisser à des garçons; on leur laisse de l'ouvrage, une terre à cultiver: c'est plus chanceux.

Alors on est venu ici. Je vous montrerai cela demain. J'ai tout ce qu'il faut pour Joseph et Arthur, et je vise la terre du deuxième voisin pour Emile. C'est un Boily qui vient des villes; ce n'est pas membré pour *faire une terre*. En tous cas, on demande ça au bon Dieu et on dort tranquille.

Le repas finit. Tout le monde se mit à l'œuvre pour laver la vaisselle. Jusqu'à Jean qui transportait des piles d'assiettes en disant:

—Dépêchez-vous les femmes, il faut faire la veillée. Arthur, hache-nous du tabac.

Et quand on eut fini, Antoinette fut priée de se mettre à l'harmonium pour *jouer son morceau*; car elle avait été au couvent de la Malbaie.

Puis, les garçons se firent un peu prier. Jean se fâcha presque:

—Les jeunes! les jeunes!..... Je vais vous donner l'exemple.

Et il chanta de sa voix robuste et un peu cahoteuse, et Joseph après lui, et Marie-Rose ensuite, et Arthur et Anne-Marie, et Emile.

Et après, tous chantèrent ensemble des chansons en chœur, des chansons dialoguées, comiques à fendre en deux. Et Jean menait le bal, il n'avait pas le temps de s'asseoir, pas le temps d'allumer sa pipe.

Onze heures sonnèrent.

—La mère, tu vas nous *faire la prière*. C'est bon de s'amuser, mais c'est meilleur de prier.

Une demi-heure après, les quatre voyageurs furent conduits dans deux bonnes chambres.

Le lendemain l'après-midi, ils partirent. Ils serrèrent la main de leurs braves hôtes avec émotion; car c'étaient des amis qu'ils quittaient.

Et moi, quand j'eus entendu raconter cette histoire, je me dis: Y a-t-il dans tout Chicoutimi bien des familles de cette trempe? Y en a-t-il une seule plus heureuse?

MARC

Décembre, 1924.



CHEZ NOS MEMBRES



A sa séance du 6 décembre, le conseil de direction de la Société des Arts, Sciences et Lettres a voté une résolution de félicitations à l'adresse de deux de ses membres, M. Onésime Gagnon, ancien président, et M. Edgar Rochette, avocats, qui tous deux, lors d'une des dernières séances du conseil des ministres, ont été faits Conseils du Roi.

M. Alexandre Fraser, membre de notre société, qui était depuis un an en charge du district de Montréal pour le département de la Voirie, a été nommé, au cours de la dernière séance du conseil des ministres, ingénieur en chef du département de la Voirie, en remplacement de feu Gabriel Henry.

M. Fraser a fait longtemps partie du personnel du ministère de la Voirie à Québec et il aurait été transféré, voilà un an, à Montréal où il avait la direction des travaux du département.

M. Fraser gardera la direction des travaux à Montréal.

M. G.-E. Marquis, trésorier de la Société des Arts, Sciences et Lettres, a été élu deuxième vice-président du Club Canadien de Québec, lors des élections des nouveaux officiers de cette organisation qui a eu lieu le 12 décembre courant.

Le bureau de direction de la Société des Arts, Sciences et Lettres vient de fixer une partie de son programme de la présente saison, ce qui va donner lieu, comme nous pouvons le constater, pour les deux cents membres de la Société à des manifestations intellectuelles toutes les semaines jusqu'au mois d'avril prochain alors que l'on continuera l'élaboration du programme pour jusqu'à la fin de la saison.

Une des dernières initiatives prises par le bureau de direction de la Société a été l'organisation de diners-causeries qui auront lieu au Château-Frontenac tous les mois. Voici les noms de ceux qui se feront entendre aux premiers de ces diners-causeries:

Le mardi 13 janvier, première conférence par M. Antonio Langlais, C.R., sur la loi des accidents du travail dont il a fait une étude spéciale;

Le 10 février, deuxième lunch-causerie avec, au programme, M. Ernest Légaré, sur la rédaction de l'annonce commerciale;

Le troisième lunch-causerie aura lieu le 10 mars avec M. Geo. Morisset au programme sur un sujet qui sera choisi plus tard.

Le 14 avril, autre lunch-causerie par M. Alphonse Désilets, sur le parler populaire.

Mais la Société a décidé de garder quand même à son programme général l'article relatif à ses concerts-conférences publics qu'elle tient depuis au delà de sept ans à l'hôtel de ville, dans la salle du Recorder.

La prochaine conférence publique avec concert aura lieu le vendredi, 30 janvier, et le conférencier de la circonstance sera M. Aimé Plamondon qui, comme l'on sait, vient de faire une belle conférence à la Salle Saint-Sulpice, à Montréal. M. Plamondon parlera du théâtre canadien.

La deuxième conférence publique avec également concert a été fixée au 27 mars et le conférencier sera M. l'abbé Arthur Lacasse, le poète bien connu, curé de Saint-Apollinaire.

Mais, de plus, la Société continuera tous les quinze jours, la série de ses causeries du samedi devant ses membres et les invités de ses derniers. Voici les prochaines causeries qui seront données.

Samedi, 13, M. G.-C. Piché, chef du Service Forestier de la province, parlera de la situation actuelle de l'exploitation forestière dans la province de Québec.(1)

Le 27 décembre, M. Damase Potvin, secrétaire archiviste de la Société, et secrétaire de rédaction du TERROIR, donnera une causerie sur la vie et l'œuvre d'Ernest Chouinard, décédé récemment.

Le 24 janvier, causerie par M. Léopold Cristin, sur l'art vocal.

Le 7 février, autre causerie du samedi par M. Ivan Vallée, ingénieur en chef du Département des Travaux Publics, qui parlera de certains aspects du Pont de Québec.

Le 21 février, M. J.-E. Corriveau, consul de la République Argentine, parlera des relations entre le Canada et le pays qu'il représente.

Le 21 mars, M. Onésime Gagnon, C.R., donnera une causerie sur les faits et gestes des Royalistes français dans l'Ontario, au début du siècle dernier.

Le reste du programme sera fixé plus tard.

Comme on peut le constater, tous les conférenciers, aux diners, aux conférences publiques et devant les membres sont des membres de la Société des Arts, Sciences et Lettres, tous gens de chez nous qui se sont spécialisés dans les matières qu'ils traiteront.

M. Georges Maheux, chef du Service provincial de l'entomologie, membre de notre société, a été, ces jours derniers, réélu président de la Société de Pomologie de la province de Québec, lors du dernier congrès de cette société, qui a eu lieu à Montréal.

Au cours de l'une des dernières séances du bureau de direction de la Société des Arts, Sciences et Lettres, une motion de félicitations ont été votée à l'adresse de M. L.-P. Turgeon, membre de la Société, qui a été récemment créé commandeur de l'Ordre de Saint-Grégoire.

"Le Guide de l'acheteur", tel est le titre d'une nouvelle revue mensuelle, dont M. Raoul Renault, l'un de nos membres, est le directeur. C'est une jolie petite revue, contenant des articles intéressants pour le consommateur: Abonnement: 25c. par semaine.

(1) Cette causerie a été donnée effectivement à la date fixée et a obtenu un grand succès. M. Piché a fait l'histoire de l'exploitation forestière dans la province de Québec et a parlé de la situation présente du marché et de l'industrie des bois de sciage.

(Suite de la page 175)

Et M. Armand Praviel, Baudelaire:

La poésie est une aspiration vers une beauté supérieure, et cette aspiration est manifeste dans un enlèvement de l'âme, un enthousiasme tout à fait indépendant de la passion qui est l'ivresse du cœur, et de la vérité qui est la pâture de la raison.

Avec M. Louis Lefebvre nous revenons aux définitions: "La poésie est l'expression d'une âme par l'harmonie du verbe." Suivent M. Joseph Méon: "La poésie est l'expression lyrique de la pensée, c'est-à-dire des réactions sensorielles ou intellectuelles que la nature provoque sur notre sensibilité;" M. Louis Mercier: "La poésie est l'art d'exprimer la beauté par les mots, selon la prosodie particulière à chaque langue;" M. Noël Ruet: "La poésie est à l'expression de la pensée ce que le chant est à la parole;" M. Marcel Ormoy: "La poésie est l'expression la plus intellectuelle possible de la sensibilité la plus pure possible;" M. Louis Payen: "La poésie est ce qui touche l'esprit et le cœur grâce à une transposition naturelle de la réalité sur un plan supérieur;" M. Jean Psichari: "La poésie est l'élévation de l'individu au-dessus de lui-même."

(A suivre.)



DANS LA REPUBLIQUE DES LETTRES



*Ce qui se dit, ce qu'on raconte, ce qu'on insinue et ce qu'on annonce
un peu partout*

Le 25 novembre l'Académie Française a élu les successeurs de MM Frédéric Masson, Freycinet et Pierre Loti.

C'est M. Georges Lecomte, président de la Société des Gens de Lettres qui a été désigné comme successeur de M. Frédéric Masson au sixième tour de scrutin, par 15 voix contre 9 à M. de la Sizeranne, à M. André Beauquier et 1 à M. Marcel Boulenger. Les deux autres nouveaux élus sont M. Emile Picard, au fauteuil Freycinet (au deuxième tour de scrutin, par 17 voix contre 10 à M. Pierre Mille et à 1 M. Hugues Le Roux), et M. Albert Besnard au fauteuil Pierre Loti (au cinquième tour, par 16 voix contre 10 à M. Francis Jammes 1 à M. Poizat, 1 à M. Paléologue).

M. Léon Bérard avait retiré sa candidature au fauteuil Freycinet.

Le 24 novembre s'est réunie, la commission chargée d'attribuer, chaque année, à un écrivain, le prix Lasserre. Sous la présidence de Mme de Noailles, MM. Henri de Régnier, Barthou, Joseph Bédier, Léon Bérard, Lucien Descaves, J.-H. Rosny aîné, Georges Leconte, Emile Fabre, Edmond Haraucourt, Blémont, Gustave Lanson, Gabriel Faure, Ernest Meyer, Coville et Payelle, ont décerné ce prix, pour 1924, à l'abbé Louis Le Cardonnell.

On sait que le prix Lasserre — d'une valeur de 10,000 francs — fut décerné en 1923 à M. Victor Giraud, en 1922 à M. Elémir Bourges, etc. L'histoire de ce prix littéraire donné par l'Etat vaudrait d'être contée en détail: Contentons-nous, faute de place, de dire que son créateur, M. Pierre Lasserre, était un riche négociant français établi à Séville qui, par testament en date du 30 juillet 1884, légua à la France un capital considérable pour ("quel que soit le gouvernement qui la régisse") la fondation de trois prix annuels: un prix littéraire, un musical, un scientifique. Le cas d'un particulier léguant une fortune à l'Etat pour constituer des prix était sans précédent.

Au sujet du concours littéraire pour le prix David et de l'œuvre de notre regrettée Laure Conan, la "Sève immortelle", *L'Evénement* du 11 décembre donne l'information suivante:

La maladie était venue terrasser l'éminente femme de lettres au moment où elle achevait son roman. Elle ne put le terminer qu'au prix du plus énergique effort, et c'est dans son lit qu'elle en traça les dernières pages, quelques jours à peine avant le délai fixé pour l'envoi des œuvres soumises au concours. Vu ces fâcheuses circonstances, il ne lui fut pas loisible de faire expédier le nombre de copies (dactylographiées) requis par le règlement. En présence de cette situation, le jury n'a pas cru qu'il lui fut possible de passer outre. Mais il a tenu de même à manifester son sentiment. Et il a adopté à l'unanimité, cette résolution:

"Le jury regrette que les formalités n'ayant pas été remplies, il n'ait pu couronner le roman de Laure Conan, *La Sève immortelle*, et exprimer ainsi sa haute appréciation de cette œuvre posthume d'un des meilleurs écrivains du Canada-français."

Cette résolution est trop éloquente pour avoir besoin de commentaire. Elle équivalait assurément au prix que le jury n'a pu décerner. Et le public applaudira à cet hommage, à cette couronne d'honneur déposée sur la tombe de la noble femme dont les lettres canadiennes portent le deuil.

Le concours de 1924 pour le prix de littérature spiritualiste (prix Claire Virenque) est actuellement ouvert. Ce prix est de 3,000 fr. et indivisible. Le jury est ainsi composé: M. Henry Bordeaux, de l'Académie française, président, Mme la duchesse de Rohan, Mme Alphonse Daudet, Mme de Larnage-Virenque, MM. Edouard Schuré, Charles Le Goffic, Auguste Dorchain, Alfred Droin, Raoul

Narsy, Gustave Zidler, Maurice Brillant, André Delacour, Georges Avril, Armand Praviel, Eugène de Ribier, Ernest Prévost, secrétaire.

La revue *Le Fleuve*, qui paraît, à Lyon, sous la direction littéraire de M. Noré Brunel, avait organisé un concours de romans dont les résultats viennent d'être connus. Les vainqueurs de ce tournoi sont Ad amore, per timorem, de M. Louis Estève, qui paraîtra sous le titre *la nouvelle Education amoureuse*; *Gaudius et Kholeas*, de M. Paul Munier, et *La Lampe merveilleuse*, de Mlle Noël de Guy. Ces romans seront publiés par les "Editions du Fleuve."

Que donner à lire aux jeunes filles? Quels moyens de rendre à la jeune fille le goût des livres? Cette question a été posée par M. Robert Kemp, et bien des écrivains y ont répondu sérieusement. M. Kemp demandait aux auteurs quels livres ils conseillaient aux jeunes filles. M. Henri Massis, qui a une fille de 17 ans, a publié qu'elle lisait encore *La Semaine de Suzette*. D'autres auteurs ont conseillé la lecture de *La Princesse de Clèves*, de *Manon Lescaut* (quel mauvais exemple), des *Confessions de J.-J. Rousseau* (et dire que des jeunes filles l'auront cru). M. Louis Bertrand est plus sérieux; il recommande l'*Odyssee*, l'*Enéide*, l'*Imitation de Jésus-Christ*, les *Confessions de Saint Augustin*, mais aussi *Madame Bovary* (autre fâcheux exemple). M. T'Serstevens a du goût. Il conseille aux jeunes filles *La Fleur de la Cuisine Française* par Bertrand Guégan.

Un des plus grands poètes russes, Valère Brussof, est mort à Moscou.

Alexandre Hepp, qui pendant de longues années, avait été un des brillants chroniqueurs de Paris, est mort brusquement au début d'octobre. Il laisse plusieurs romans, dont *L'Épousé*, des pièces de théâtre, des volumes de chronique, *Paris-Patruque*, *Paris tout Nu*, *Anges Parisiens*, *Les Cœurs Armés*, *Les Cœurs Désarmés*, etc., Il avait 65 ans.

A Bruxelles, est mort, à l'âge de 66 ans, Iwan Gilkin, qui avait été un des principaux de "la Jeune Belgique". Gilkin, à qui on n'a pas fait la place qu'il méritait, laisse des œuvres, quelquefois assez diaboliques ou assez macabres, mais d'une grande valeur, notamment *La Nuit*.

Mme Noëlle Bazan, l'auteur de *Livre d'une Femme*, et de plusieurs livres de prose et de vers, est morte à la fin de septembre.

M. Alphonse Coutand, conférencier et propagandiste de la chanson française, est mort.

Le cinquantenaire de Michelet. Il y a cinquante ans que Michelet est mort. Cet anniversaire a été fêté dans une cérémonie intime au lycée Michelet.

Le maréchal Joffre a fait refuser au dictionnaire le mot *défaitiste* pour raisons militaires.

On va fêter à Toulon le centenaire d'Hippolyte Duprat. La ville de Toulon donne 10,000 francs. Il y aura la musique des équipages de la Flotte. Et, si nous vous demandions: "Qui est M. Duprat? Il a fait un opéra, qui s'appelle "Pétraque."

A la Turbille, au-dessus de Monte-Carlo, on a planté un laurier à la place où autrefois Théodore de Banville en avait vu un, qu'il avait mis en vers.



Les faits au jour le jour



Le Dr J.-G. Paradis, musicien, littérateur, attaché au Secrétariat Provincial, est décédé à Québec, à l'âge de 64 ans, après une maladie de quelques semaines seulement.

Né à Ste-Hénédine, comté de Dorchester, il fit ses études à Québec, et pratiqua à Montmagny. Il vint à Québec, voilà une douzaine d'années. Il fut organisate de Notre-Dame-du-Chemin. Il était un excellent musicien et à ses heures de loisir, s'occupait de littérature. Ses "Feuillets de Journal" ont été honorés d'un prix David en 1923.

Le 5 décembre, le jury du prix David a rendu public son verdict pour l'année 1924:

Voici la liste des gagnants:

1er prix.—(\$1,500) "A l'ombre des Érables", de l'abbé Camille Roy, de Québec.

2ièmes prix.—(\$500. chacun) "L'Ombre dans le Miroir", de Jean Charbonneau de Montréal, et l'"Homme tombé", de Harry Bernard, de St-Hyacinthe.

3ièmes prix.—(\$300. chacun) "Campanules", de Millicent (Mademoiselle Amélie Leclair, de Trois-Pistoles); "A la manière de.....", de Louis Francœur, journaliste, et du Dr Philippe Panneton, de Montréal; "Histoire de Mère Aurélie", de l'abbé Elie Auclair, de Montréal; le "Mage d'Occident", de Pierre Dupuy, de Paris.

4ième prix.—(\$100) "Perrine et Charlot" de mademoiselle Claire Daveluy, de Montréal.

Les prix suivants ont été décernés à des ouvrages anglais:

1er prix.—(\$300) "Another way of love", de mademoiselle Marjorie Grant Cook.—2e prix.—(250) "Moonlight and Common Day", de mademoiselle Louise-M. Bowman.—3e prix.—(\$150) "Nymphes", de Robert S. Stanley Weir, de Montréal.—4e prix.—(\$100 chacun) "A Ficherman's Creed", de W.-H. Blake, et "Blue Home Spun", de F. Oliver Call.—5e prix.—(\$50) "Ben Halleys Crew", de Henry-J. Kidd.

Des opinions fort intéressantes sur le Canada avec les autographes d'hommes célèbres de France, ont été vendus à l'enchère, au début de décembre, au Château Frontenac, au bénéfice de la société française de bienfaisance de Québec.

Le fameux savant Edouard Branly, inventeur de la télégraphie sans fil, avait écrit et signé de sa main les lignes suivantes: "La France a besoin de colons sur son sol: elle serait rejeunie s'il en venait du Canada". Cet autographe a été acheté par le Dr Edgar Couillard.

On offrit en vente un exemplaire d'un ouvrage de Charles Maurras, intitulé "Enquête sur la monarchie" et sur une page duquel l'écrivain royaliste a écrit: "Placée en d'autres conditions politiques, la race française continue à montrer une fécondité splendide; les épreuves du Canada et de l'Acadie l'établissent". Le Dr J.-B. Lacroix, de Québec, se procura cet ouvrage autographié pour \$17.

Un autographe de Raymond Poincaré disait: "Si vraiment quelque habitant de Québec peut, dans un désir de bienfaisance, attacher un peu de prix à ces lignes, qu'il soit remercié d'avoir ainsi associé un Français de France à une œuvre de charité canadienne".

On y a aussi vendu à l'enchère des poupées, des poteries et autres objets de fantaisie de fabrication française, toujours dans le même but de charité.

Lundi, le 8 décembre jour de l'Immaculée-Conception, a été un grand jour de fête pour l'Université Laval. Notre université a célébré d'abord le 72e anniversaire de sa fondation, car c'est le 8 décembre 1852 que sa charte était signée à Londres. Le 8 décembre est en même temps la fête de la patronne de l'Université Laval, car le Semi-

naire de Québec a été placé sous le patronage de l'Immaculée-Conception dès sa fondation. La dévotion à l'Immaculée-Conception est un héritage spirituel légué au Séminaire par son fondateur, Mgr de Laval.

Des amateurs d'art québécois viennent de fonder une exposition permanente d'œuvres d'artistes québécois, qui se tiendra au rez-de-chaussée de l'hôpital des enfants, 55, Grande-Allée. Cela s'appellera la "Galerie d'Art Québécois". Un comité d'organisation a été formé avec les officiers suivants: président, M. Charles Huot; vice-présidente, Mlle Irma Levasseur; secrétaire, M. Damase Potvin; trésorière, Mme Alphonse Desilets.

Le bureau de direction est ainsi constitué: la section de peinture, M. Charles Huot, M. Georges Duquet, Mlles L. Gignac et L. Turgeon; section de sculpture et de modelage, Mlle Irma Levasseur et M. Alonzo Cinq-Mars; section du Livre Canadien, MM. Alp. Desilets, Théo. Giroux et Damase Potvin; section des vieux objets du terroir, Mlle Alice Huot, M. Alp. Desilets et M. Georges Duquet; section des ouvrages domestiques et de l'industrie féminine, M. Alp. Desilets, Mlles L. Turgeon, A. Turgeon, C. Courchênes, A. Beauieu, E. Bélanger, M. Paradis et F. Prince.

La troupe de l'Odéon, sous la direction de Firmin Gémier, est venue donner une semaine de représentations à Québec à partir du 8 décembre. Ces représentations ont été données à l'Auditorium. On a joué Le Bourgeois Gentilhomme, de Molière, le Marchand de Venise, de Shakespeare, le Professeur Hallers, adapté de M. Limbeau, le Mariage de Figaro, de Beaumarchais, et Monsieur Bayerley.

Un nouveau concours aura lieu, cette année, dans tous les collèges affiliés à l'Université Laval et sera connu sous le nom de "Concours Jean-Rivard."

L'institution de ce concours est due à la générosité d'un donateur anonyme, prêtre distingué du diocèse de Québec. Le concours aura un double but: développer chez les jeunes l'amour du sol natal et rappeler la mémoire de Henri Gérin-Lajoie dont on vient de fêter le centenaire. Il sera ouvert à tous les collèges affiliés à l'Université Laval. Les élèves de rhétorique, qui y prendront part, écriront une nouvelle ou un récit quelconque sur l'attachement au sol. Toutes les copies devront être rendues à l'Université le 30 mars, et l'auteur de la meilleure d'entre elles recevra en prix une somme de \$25.

Le 6 décembre, au Club Canadien de Québec, sous la présidence de M. Maurice Dupré, C.R. l'hon. Rodolphe Lemieux, président de la Chambre des Communes, a donné une conférence sur sir John A. MacDonald et sir Wilfrid Laurier.

M. Jean-François Pouliot, avocat de la Rivière-du-Loup, a été élu député de Témiscouata, le 5 décembre dernier battant son adversaire, le Dr J. E. Parrot, par une majorité de plus de 3000 voix. M. Pouliot succède au notaire C.-A. Gauvreau qui a représenté le comté de Témiscouata pendant vingt-cinq ans.

Lady Caron, veuve de sir A.-P. Caron, C.P., K.C.M.G., ancien ministre de la milice dans les cabinets des trois sir John MacDonald, Thompson et Abbott est décédée, le 2 décembre, à l'âge vénérable de 87 ans, au Château Frontenac où elle était venue passer l'hiver.



LE NOËL DU MOUSSE...

Pour LE TERROIR



Sur l'avant d'un marinier, la tête appuyée sur son bras replié, un petit mousse songeait, un soir... On était en pleine mer; depuis trois mois, on marchait presque sans cesse; la morue donnait peu, et les hommes étaient grincheux. Le capitaine, un très vieux, celui-là, avait dit: "Noël!..." Et les matelots, pensifs, dans une prière, avaient revu leur village au bord de l'eau.....

Et le petit mousse, seul à l'avant du navire, loin des mathurins groupés au gaillard d'arrière, suivait dans le lointain un rêve étrange que Noël avait évoqué.....

Cela ferait trois ans bientôt qu'il avait pris la mer. Une vocation de père en fils l'avait poussé là; et il était venu, attiré par la vague qui faisait de si jolis dessins au soleil couchant, la vague qui l'avait rendu orphelin de bonne heure, et qu'il aimait quand même, la gueuse, pour ses caresses de chien couchant, et ses calineries de félin.....

Noël!..... De la petite maison aux ais vermoulus, que restait-il maintenant depuis que le père et la mère s'en étaient allés.....? On l'avait appelé Noëllet, parce qu'il était venu au monde la même nuit que le petit Noël; et ce soir, il avait quinze ans! C'est vrai, tout de même, que c'était sa fête, ce soir.....! Personne ne lui avait donné de jouets, de petites barques peinturées en bleu comme le manteau de la Vierge d'Aurec; personne ne l'avait embrassé comme autrefois sa mère, en lui souhaitant "bonne nuit"..... Les camarades, là-bas, causaient, ignorants de lui, et le capitaine, qui ne s'était jamais marié, ignorait les paroles tendres qui consolent.....

Noël! Dans l'ondulement léger de la mer, un murmure montait..... Mais oui, cela parlait..... "Noëllet, mon fieu, me reconnais-tu pas? Oui, c'est moi, ta mère, ta petite maman chérie, qui revient de l'au-delà pour te consoler..... Il ne faut pas pleurer. Vois, je suis là..... C'est moi qui, dans la lame, doucement baigne tes petits pieds roses safranés par la bise et le soleil, c'est moi qui, faite eau, revient te dorloter encore, mon petiot!..... Tu t'ennuies.....? faut pas: il fait si beau. Regarde toutes les belles fleurs que je t'apporte il y en a de toutes les couleurs, et de toutes les nuances: permatules, campanulaires, étoiles de mer, et renoncules, quel jardin de fleurs vaut le jardin de la Mer?..... Tiens, une méduse pour que tu joues avec!..... c'est si joli une méduse, et c'est ta mère qui te la donne..... Tu souris, oui, je t'ai vu sourire....."

Et Noëllet, qui croyait faire un beau rêve, regardait de tous ses yeux l'immense tapis de couleurs qui chatoyait dans l'ombre..... Et la voix continua, plus douce.....:

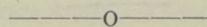
Veux-tu des poissons, voilà des crabes, des plets, et des crevettes comme tu en pêchais jadis dans les mares de Plouzech..... Et voici des papillons aux ailes mouchetées d'or, des abeilles: tu n'es plus mousse, te dis-je mais seulement le très petit gas que sa mère dorlote dans son grand lit clos..... Veux-tu que je t'embrasse: tu n'as que huit ou dix ans; tu es tout jeune, si jeune, et si beau, mon petit fanfan chéri, que les Anges de Noël vont t'enlever dans leur grand Paradis du Bon Dieu. Viens, mon Noëllet: je suis ta maman, ta bonne maman d'autrefois..... Viens dans mes bras: si tu as froid, je te réchaufferai sur mon sein..... Si tu as faim, je te donnerai une table rare où sont tous les mets, et tous les vins..... Si tu souffres, je te consolerai..... Viens, mon petiot, viens avec moi.....!

Et le petit, extasié, ravi, dans un cri d'amour suprême: "je viens, maman!....."

Et ce soir-là, Noëllet fêta Noël avec les anges.....

JEAN D'AGGREVE.

20 déc. 24.



SOUVENIR DE NOËL

*Un soir, je cheminai comme ces vagabonds
Qui marchent au hasard pour oublier leurs peines,
Quand un supplice égal à celui des géhennes
Donne à leurs yeux l'éclat qu'ont les astres profonds.*

*Croyant mon cœur meurtri d'implacables affronts,
Et, maudissant comme eux les chimères humaines,
Je songeais aux jours noirs, aux affreuses semaines,
Qui, dans le cours des ans, rient trop tôt nos fronts.*

*Croisant un carrefour, au pied d'un vieux mur sombre
J'entrevis, masse informe, un être humain dans
l'ombre,*

Cul-de-jatte chargé du frimas des autans.

*Par ce soir de Noël, aux portes des églises,
Il mendiait son pain, à soixante-dix ans:
Et l'on pleure, "à vingt ans," des peines inconnues!*

ALFRED DESCARRIES.

LA REVUE DES LECTURES



On nous dit que M. le chanoine V.-A. Huard, directeur du *Naturaliste Canadien* et conservateur au Musée de l'Instruction publique, a en préparation une intéressante *Vie de l'abbé Provancher*, fondateur du *Naturaliste Canadien*, et qui fut l'un de nos savants qui ont le plus honoré leur petite patrie.

De l'"Enseignement Primaire", de novembre, sous la signature de C.-J. M.:

Un sentiment généreux et un noble souci du progrès scientifique ont amené M. l'abbé L.-A. Desrosiers, Principal de l'Ecole normale Jacques-Cartier, à éditer l'œuvre posthume de son ancien élève, le regretté Emile Miller, *Géographie générale*. Ce précieux ouvrage a été publié d'après les manuscrits de l'auteur. Il est orné de 38 gravures dans le texte et de 32 planches hors texte.

"Fait sur le plan et sous l'inspiration des ouvrages similaires aujourd'hui en usage, en Europe surtout, il introduit dans nos classe une méthode de géographie qui a donné ailleurs depuis Humboldt et Bitter, d'excellents résultats." La *Géographie générale* a un caractère absolument scientifique et donne la première place à la *géographie physique*.

Nous recommandons cet important ouvrage aux Ecoles Normales, aux Pensionnats et aux Ecoles primaires complémentaires.

S'adresser à l'Ecole Normale Jacques-Cartier, Montréal, ou chez les libraires.

"L'Annuaire du Canada"; voici une très utile publication publiée par le Gouvernement fédéral, sous les auspices du Bureau fédéral des Statistiques. Trois années de l'*Annuaire du Canada* sont en disponibilité: 1918, 1919, 1920. Chaque volume renferme de nombreux renseignements, accompagnés de cartes *ad hoc*. Le directeur de l'*Annuaire* nous écrit:

"Monsieur le directeur,

"Nous avons, en disponibilité, plusieurs exemplaires de chacune des éditions de l'Annuaire du Canada, pour les années 1918, 1919 et 1920. Comme ces volumes constituent des sources précieuses d'information sur le Canada pour les années dont ils traitent, il me semble que leur distribution à des professeurs pourrait rendre service aux institutions où ils professent. On y trouve des articles considérés d'un intérêt très spécial, d'auteurs dont les noms suivent: édition 1918:—Histoire de la Confédération, par sir Joseph Pope, C.C.M.G.C.O.V., I.O.S.; édition 1919:—Histoire de la Grande Guerre, par A.-E. Cruickshanks, LL., D., F.S.R.C., et dans l'édition de 1920:—Reconstruction du Canada, par S.-A. Cudmore, B.A., (Tor.), M. A. (Oxon), M.S.S., M.S.R.E.

"L'édition anglaise de ces éditions est déjà épuisée; quant à ces volumes français, nous aimerions les distribuer aux personnes qui peuvent en retirer le plus de profit. Nous avons donc cru bon de vous en adresser un certain nombre, avec la conviction que par votre intermédiaire les instituteurs de langue française pourront mieux être mis au courant de l'importance qu'il y aurait pour eux de s'en procurer de semblables, en adressant leur demande au Statisticien du Dominion, Ottawa.

Nous lisons dans le numéro de novembre de la *Renaissance Provinciale*, organe de la Société des Ecrivains des provinces de France, publié à Bordeaux:

LOUIS JOSEPH DOUCET: *Au fil de l'heure du gai "savoir"* (Ed. de La Tour de Pierre, Québec). Ce que nous demanderions aux poètes canadiens c'est de nous dire dans une forme bien à eux tout ce qui—âme et mœurs—les singularise et les différencie de nous. Or, ce qu'ils s'appliquent en particulier à nous présenter c'est dans une forme vieux-continentale traditionnelle les sentiments qui les approchent davantage de nos propres manières d'être. Le succès d'un Louis Hémond provient, justement à l'inverse de celui que les poètes canadiens recherchent, de ce qu'il est resté dans son œuvre strictement expressif de la vie et de l'âme canadiennes. Les Canadiens nous imitent et se fourvoient, car, nous imitant, c'est le Paris amorpho-cosmopolite qu'ils rencontrent, alors qu'en eux-mêmes, au tréfonds, ils rencontreraient nos originales provinces—mœurs, dire et âme—de Normandie, de Poitou, de Vendée ou de Saintonge. Je suis à l'aise avec L.-J. Doucet, en faisant cette déclaration de principes. Sa préface ne déclare-t-elle point: "Je livre l'animal tel qu'il est, écumant, mal dompté, sans graisse sur les côtés, bossué et meurtri de la dernière course, sous le fouet et non sous le polissoir. Tant mieux si le sang qui le réchauffe est de race." C'est parler en maquignon honnête, s'il en est. Ne vous y confiez pas trop. Les vers sont attentivement mesurés, les rimes lustrées et brillantes. La toilette de Pégase est faite, on peut le conduire au champ de foire, et ce Canadien pourrait fort bien être Bas-Normand. Féret le reconnaîtrait pour sien:

Alain Chartier n'est plus, mais son ombre demeure:

La gloire d'un baiser qu'une reine donna,

Pieusement, d'une chanson composée en une heure

Mais qui grandit la France et qui la couronna

C'est dans toute sa "vertu" nationale que nous aimons la poésie canadienne, que nous la voulons, et que M. Doucet nous l'offre, au moins par éclairs:

J'ai contemplé les Laurentides

Où le ciel semblait s'appuyer...

Je suis maître de moi, je défriche mon champ...

Et j'ai choisi mon lot...

Maints poèmes: *Neige, Les Grèves, Sur la route ferrée, Echo printaniers, Au fil de l'heure, Lac canadien*, puisent à cette veine, mais sans l'épuiser. Qu'il exalte ces accents, c'est ouvrage de poète, à moins que le poète ne sente, en lui, l'esprit cosmique.

Nous lisons dans la revue "Nos Poètes", éditée à Paris par la maison A. Lemerre, les lignes suivantes:

"La poésie française est plus vaillante et florissante que jamais au Canada.

"Québec est pour les poètes de cette noble nation ce que furent jadis Athènes et Florence pour les artistes. Véritable foyer littéraire, Québec rayonne par ses écrivains sur tout le Canada, et leurs œuvres sont appréciées, non seulement en France, mais dans tout le monde lettré. Nous avons notamment gardé le souvenir du regretté Fréchette, qui, par son art et la sincérité de son inspiration, compta dans les meilleurs poètes du siècle dernier.

“Québec, possède, tout comme Paris, sa “Société des Poètes”, actuellement présidée par M. Alonzo Cinq-Mars, et dont le secrétariat est confié à M. Francis Desroches. Autour d’eux se groupent d’habiles écrivains lyriques, parmi lesquels j’ai plaisir à citer MM. Doucet, Morin, Alphonse Désilets, Avila de Belleval, J.-P. Lessard l’abbé A. Lacasse, Maurice Hébert, Mmes Henry Doy’e, Eugène Vailancourt, et M. Jean Charbonneau. Vaillante association de talents qui, se souvenant de l’ancienne mère-patrie, conservent et glorifient là-bas la tradition des beaux vers français et le culte de nos maîtres, de Ronsard à Hugo.

“J’ai justement sous les yeux trois volumes dus à de distingués représentants de la poésie française au Canada. Le premier, *De l’Aube au Midi*, par M. Alonzo Cinq-Mars, dénonce un artiste habile, sûr de son style, et qui maintient sa pensée dans les plus hautes sphères, notamment avec l’émouvant sonnet *Excelsior*, écrit en mémoire du lieutenant aviateur Hamel, tombé au champ d’honneur :

“Dans le beau ciel de France il s’est trouvé chez lui
 “Et son regard d’aiglon comme un éclair à lui
 “Quand il s’est vu si haut planant vers la victoire.

“Et sans doute ce fut pour l’élever encor
 “Que le Destin le fit, dans un suprême essor,
 “Tomber pour la Patrie en montant vers la Gloire!”

“Un autre sonnet, *Le Bon Vieux Temps*, révèle en M. Cinq-Mars des qualités de charme et de tendresse, qui m’ont rappelé certains vers de Musset à la fille de Charles Nodier. “Si vous étiez la fée dont me parlait ma grand’mère,” dit le poète en s’adressant à celle qu’il nomme “Colette” (le cœur des poètes a ses secrets!) :

“A mes vœux les plus chers donnant un libre essor,
 “Je ne vous prierais pas de me donner de l’or,
 “Je ne réclamerais ni gloire ni trophées.

“Mon désir est tout autre et bien simple pourtant:
 “Je vous demanderais de me rendre à l’instant
 “Le bon vieux temps jadis où je croyais aux fées.

Combien de charmants poèmes encore dans ce recueil : *De l’Aube au Midi! Etapes, Feuilles mortes, A une amie d’enfance* peuvent compter parmi les plus excellentes inspirations de l’auteur. Mais j’aime trop le talent de M. Cinq-Mars pour ne pas lui faire un petit reproche. Pourquoi, lui, qui construit aisément le vers et respecte les règles de la prosodie, commence-t-il parfois un vers par une lettre minuscule, alors que la tradition exige une majuscule au début de tous les vers, sans aucune exception? Cette perpétuelle majuscule est un privilège accordé aux poètes. Il ne faut point l’abandonner, car il est comme une preuve de noblesse. C’est notre particule à nous.

“Dans *Brumes du Soir*, M. Francis Des-Roches a fait preuve d’une grande souplesse d’inspiration et se hausse aux plus vastes sujets, tout en excellant dans les tableaux de chevalet. A sa première manière, celle que je préfère, appartient le vibrant poème intitulé *Drapeau français*:

“Je comprends que l’on chante en te voyant si beau,
 “Déroulant dans l’air pur tes trois couleurs altières,
 “Emblèmes des hauts faits dont nos âmes sont fières,
 O mon drapeau!

“Dans tes plis frissonnants où s’attache la gloire
 “Je crois voir défiler la suite des combats
 “Qu’ont soutenus pour toi tous ces vaillants soldats
 De la Victoire...

“Et je bénis en toi l’œuvre du Tout-Puissant
 “Qui tant de fois naguère a secouru la France,
 “Et je baise tes plis, ô tissu de vaillance
 Taché de sang!

“Mais presque tout serait à citer dans *Brumes du Soir*, depuis “la dernière prière du laboureur” jusqu’à “Scir bleu”

“Sous le pseudonyme de Frandero, M. Francis DesRoches a publié *Chiq’Naudes*, un amusant petit volume de gazettes rimées, où l’homme d’esprit ne fait point tort au poète. Ce sont des boutades, des fléchettes, qui atteignent sans blesser, et qui sont nées au grés des événements et des circonstances. Ces *Chiq’Naudes* pétillent d’humour, de malice et de franche espièglerie. C’est un des droits du poète de passer du grave au doux. En art, n’est pas bouffon qui veut. Molière a fait un chef d’œuvre avec le *Misanthrope*, mais il nous en a laissé un non moins parfait, dans son genre, avec *M. de Pourceaugnac*.”

Tancrede MARTEL.

M. Tancrede Martel, qui se montre si aimable envers deux de nos poètes de Québec est lui-même un des meilleurs représentants de la poésie actuelle française. Il était candidat, récemment au fauteuil de Pierre Loti à l’Académie Française, mais il a été supplanté par le peintre Albert Besnard.

OPALES.—*Petits poèmes* par Marthe des Serres (Hélène Charbonneau), 2ème édition.—G. Ducharme, libraire-éditeur, 133 rue St-Laurent, Montréal.

On prétend que les jolis titres sont toujours menteurs. Comme tout ce qui est joli ici-bas, renchérit un de nos amis qui pose au blasé,

Peut-être bien. En tout cas, “Opales” est sans contredit une de ces savoureuses exceptions qui confirment à jamais une règle, hélas! trop générale. “Opales”! voilà qui nous suggère tout de suite des bonheurs en demi-teinte, des tristesses un peu alanguies, un peu dangereuses aussi, des tristesses nuancées, depuis le simple dédain, le dégoût ce bonne compagnie, jusqu’au plus mélancolique désanchantement, enfin des délices variées et raffinées sur lesquelles flotte un voile somptueux tissé de douleur subtile et de navrance compliquée.

On dit que.....comme chante l’opérette fameuse, on dit que les opales sont des bijoux dangereux, des pierres rares dont il faut redouter la vue et surtout le contact, car elles portent malheur. Nous ne l’avons jamais cru pour notre part, mais à présent, nous sommes parfaitement convaincus du contraire.

En effet, Marthe des Serres n’aura jamais à se repentir d’avoir évoqué pour nous, dans son œuvre jolie, ces gemmes étranges, attirantes et mystérieuses tout à la fois. Outre que son petit livre lui a déjà valu d’être saluée par plusieurs comme l’un des espoirs de notre jeune littérature, il nous apparaît que les états d’âme qu’elle nous y décrit sont bien parmi les plus séduisants qui soient et susceptibles d’inspirer au lecteur un culte ardent pour les opales aux nuances chatoyantes, qui reflètent en les fondant les couleurs brillantes du prisme, mais où le cœur demeure enveloppé d’une ombre impénétrable qu’on donnerait tout au monde pour pouvoir dissiper.

Telle est la saveur unique de ce petit recueil qu’on l’a déjà relu deux ou trois fois au moment où l’on songe à réfléchir pour en dégager les impressions essentielles, pour en analyser le charme original et pénétrant.

Ce sont de courts poèmes en prose, une seule fois en vers, ce qui revient à peu près au même, tant il y a de rythme, d’harmonie, d’évocation, dans chaque ligne de cet étrange missel rempli de tendres oraisons tristes, passionnément enluminé à chaque page par quelques gouttes du sang très précieux d’un cœur de femme.

C’est précisément à cause de toutes ces choses qu’il faut que l’auteur se garde soigneusement de la tentation qu’elle pourrait avoir un jour de refaire ce volume. Il est de toute nécessité que ce dernier demeure seul de son espèce parmi la série des œuvres de premier ordre que Marthe des Serres nous doit maintenant et que nous ne cesserons d’exiger, respectueusement mais fermement, de son beau talent.

Il nous paraît qu’elle nous a dévoilé en même temps qu’un excellent tempérament poétique, une brillante imagination de conteuse dont il importe de faire le plus grand cas.

Et c'est pourquoi nous ne craignons nullement de lui demander de bien vouloir offrir, le plus tôt possible, à notre implorante délectation, un recueil de nouvelles sentimentales. Ce genre manque tellement à notre littérature et notre public le priserait à un si haut degré! Des sujets d'histoires, Marthe des Serres en a plein le cœur, plein la tête, et nous sommes convaincus qu'elle saura trouver presque du premier coup, ce style émouvant, pétri de concision, d'harmonie, de souplesse, qui est celui du conte, de la nouvelle.

Nous avons comme un pressentiment que nous n'attendrons pas longtemps après ce bonheur, et cela nous changera un peu des autres que nous espérons sans cesse, qui n'arrivent jamais.

Contrairement à l'usage quasi obligatoire maintenant dans la critique, nous ne citerons aucun extrait du livre de Marthe des Serres. On ne brise jamais une opale. Cela sûrement, par exemple, pourrait nous attirer un mauvais sort. On prend doucement dans sa main cette pierre à nulle autre semblable, on l'examine longuement sous toutes ses faces et l'on admire à loisir son miroitement velouté, son rayonnement ensorceleur. Puis, la reposant avec précaution dans son écrin, on médite langoureusement sur la splendeur des lueurs entrevues. Et le lendemain, quand on revoit le bijou, on croit ne l'avoir pas encore regardé tant sa beauté nous apparaît nouvelle, tant sa lumière nous éblouit d'un resplendissement insoupçonné, où nous croyons distinguer, par instants, l'insaisissable clarté de notre rêve.

C'est à cause de ce mirage fascinateur qui baigne toutes les pages d'une atmosphère idéalement lumineuse que nous aimons les "Opales", que nous conseillons à tous ceux qui aiment le beau, l'exquis, de les lire, pardon, de les relire, de les contempler.

AIMÉ PLAMONDON,

LE BON BERGER

Quand l'aube se leva, après la nuit solennelle, les bergers songèrent à leurs troupeaux et redescendirent vers la vallée de Bethléem.

Or, en ce temps-là, la peste régnait parmi les troupeaux de la montagne. Chaque jour, les pauvres pasteurs enterraient une dizaine de leurs plus belles bêtes et ils ne savaient comment arrêter la contagion. Les lions et les loups rôdaient aussi autour des bercails et les cloisons de planches étaient souvent tachées de sang.

Et, en regagnant leurs pacages, les bergers mêlaient à leurs émotions joyeuses le grave souci du lendemain. Ils se disaient naïvement: "Peut-être que c'est fini maintenant..... Le jeune roi d'Israël a promis la paix au monde: autant vaut dire qu'il n'y aura plus de loups dans la montagne. Et puis le vol blanc des anges a dû purifier l'air et l'herbe de nos prairies."

Or, ils furent bien étonnés de constater que, cette nuit-là, la Mort avait passé en même temps que la Vie et que l'hécatombe était aussi drue que la veille.

"Moi, je sais, dit le plus avisé des quatre, je sais. Les Arges ont chanté: *Paix aux hommes de bonne volonté*. Cela signifie à mon sens que le nouveau roi n'est pas venu pour faire tout l'ouvrage à lui seul et que nous ne sauverons nos troupeaux qu'en les gardant nous-mêmes....."

Et ils s'assirent sur un roc, cherchant par quel moyen ils pourraient en finir avec la peste et avec les fauves.

L'un d'eux proposa ceci: "Il nous reste quelques bercails intacts. Si l'on dispersait les bêtes galeuses à travers les bergeries saines, m'est avis qu'on les guérirait."

On essaya tout de suite. Et, le lendemain, on vit que la contagion s'était répandue partout et que tous les troupeaux étaient maintenant contaminés. Et la plainte fut amère sur les lèvres des pasteurs déçus.

"C'est le contraire qu'il fallait faire, observa un berger. Mon bercail est le moins atteint. J'ai des brebis de vieille race et de

bon sang. Si vous voulez j'en conduirai quelques-unes en chacun de vos troupeaux. La santé est contagieuse comme la mort....."

Dès le soir, il amena de-ci de-là ses jeunes béliers les plus beaux et ses agneaux les plus blancs. Et, dans le pêle-mêle des toisons diverses, on peut croire que l'espoir naissait de la guérison prochaine, Hélas! la nuit même, les brebis transplantées étaient touchées par le mal et la lueur de l'aube éclaira leurs cadavres.

Le troisième berger avait remarqué que les chiens aboyaient au moment où l'on ouvrait la porte de la bergerie et qu'ils mordaient à belles dents dans la laine, des transfuges: "J'y suis! dit-il. De sont les chiens qui sont la cause du mal. Ils effraient à force d'aboyer et sans doute que leurs morsures sont venimeuses. Si on tuait les chiens!....."

Et l'on tua tous les chiens qu'on put trouver. Ceux qui échappèrent furent désignés à la police de Bethléem et l'on mit à prix la tête de ces enragés.

Mais le lendemain, les bergers constatèrent que la peste avait fait autant de victimes et que, par surcroît, les lions et les loups en avaient fait le double. Et ils furent plus tristes que jamais, mais ils ne doutèrent point une minute de la promesse faite aux hommes de bonne volonté.

Le quatrième berger n'avait rien dit encore. C'était un homme de sens assis qui observait, méditait et parlait peu. Il s'était bien soumis aux deux premières expériences, mais d'un air plutôt narquois et sans la moindre conviction. Après cela, il avait caché ses chiens au moment du massacre, en se disant qu'on finirait par rendre justice à ces bonnes bêtes et qu'en tout cas il serait toujours temps de les immoler le jour où les loups signeraient la paix avec les brebis.

"Voulez-vous me laisser faire? dit-il. J'ai mon idée. Mais, comme elles est très vieille et très simple, j'ai peur que vous ne la trouviez un peu sottie. Revenez dans quelques jours....."

Alors il fit ceci. Il ouvrit la porte de son bercail et il en sortit les bêtes malades. Il ne les tua point, seulement, il les mit à part et assez loin du troupeau. Trois ou quatre fois le jour, il allait à elles. Il pansait leurs plaies après les avoir lavées dans l'eau des sources claires. Il nettoyait leur toison de la poussière des routes et de la fange des ornières. S'il en mourait une, il la jetait aussitôt par-dessus la clôture du bercail et il ne permettait point aux autres de flairer le cadavre. Et jamais on ne vit tant et de si bons chiens autour d'une bergerie. Ils allaient et venaient, la nuit, le jour, interrogeant la vallée, attentifs au moindre bruit. Et quand la silhouette d'un lion ou d'un loup apparaissait derrière un buisson, ils aboyaient à réveiller des morts. Ils se trompaient bien de temps en temps, mais le berger n'avait point le cœur ingrat et il ne les insultait ni du bâton ni de la voix. Il se disait: "Il faut leur pardonner une erreur pourvu qu'ils ne pactisent point avec l'ennemi."

Et huit jours ne s'étaient point écoulés que la peste était vaincue: que les loups et les lions mouraient de faim dans le désert.

Les compagnons vinrent et ils admirèrent.

"Alors, demanda l'un, tu sais, toi, ce que c'est la *bonne volonté* pour nous autres, les bergers?"

—Ma foi! dit le brave homme, je ne suis pas docteur en Israël, mais il me semble que ce doit être ceci.

—Quoi donc?

—Voir clair d'abord.

—Et puis?

—Et puis aimer son troupeau. l'aimer assez pour savoir quelquefois retrancher.

—En enfin?

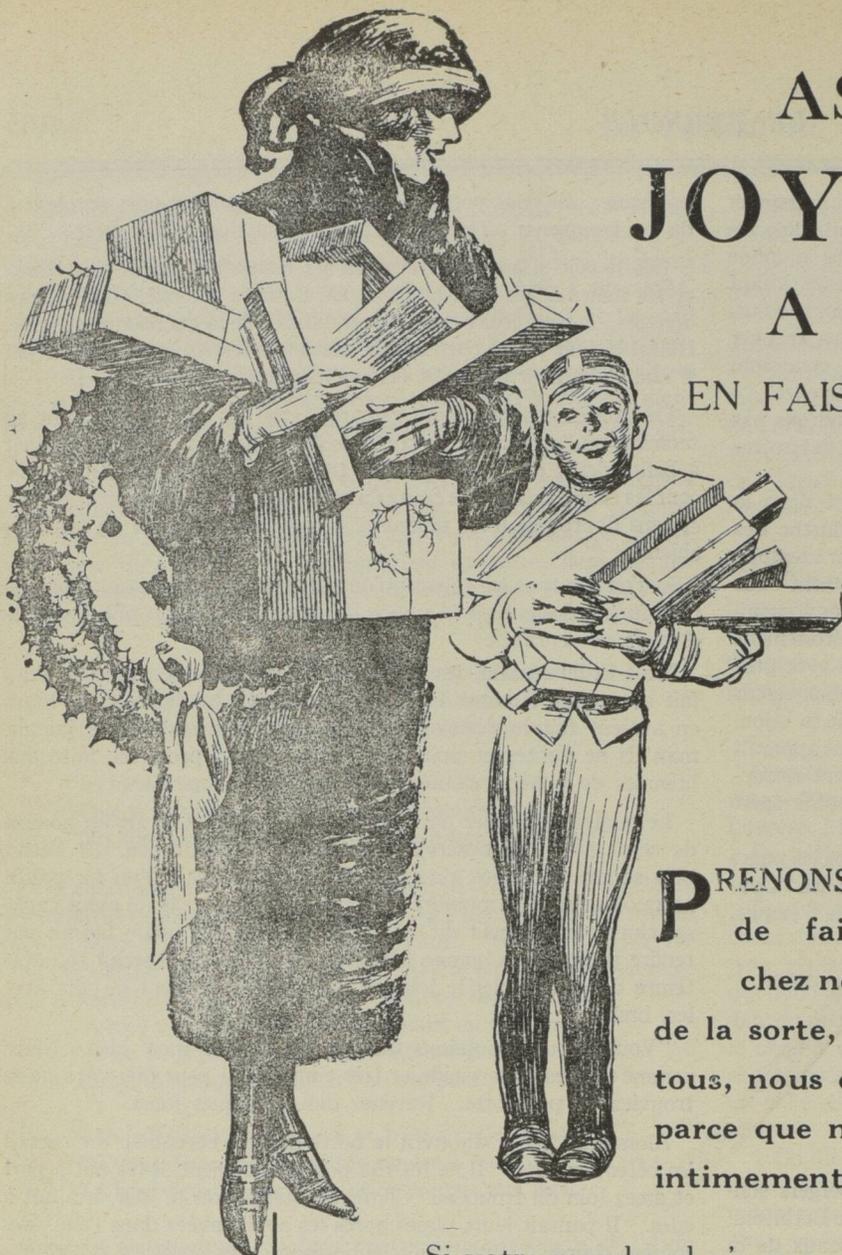
—Enfin avoir de bons chiens et surtout n'en tuer jamais un seul.."

C. LECIGNE

ASSURONS UN JOYEUX NOËL

A tous les nôtres

EN FAISANT CHEZ NOS MARCHANDS
TOUS NOS ACHATS
DES FÊTES



PRENONS la résolution, cette année, de faire tous nos achats des Fêtes chez nos marchands. Nous donnerons, de la sorte, un nouvel élan aux affaires, et tous, nous en bénéficierons naturellement, parce que notre prospérité individuelle est intimement liée à la prospérité générale.

Si votre marchand n'a pas ou ne peut pas vous procurer ce que vous désirez, donnez la préférence au marchand le plus rapproché de votre localité, afin que votre argent reste et circule dans le district au profit de tous les nôtres.

Si, au contraire, vous deviez faire vos achats à l'étranger, pensez que ce serait au détriment de tous les gens de chez nous, de ceux qui vivent du produit de leur travail—et c'est l'immense majorité.

Nous comptons donc sur votre coopération pour que ce temps des Fêtes marque un retour complet à nos bonnes vieilles coutumes d'antan.

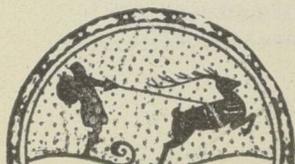
Sachons, comme nos ancêtres, nous suffire à nous-même, nous assurerons, de la sorte, un avenir brillant et prospère à notre province et nous seconderons, dans la mesure de nos forces, les efforts de notre gouvernement provincial, pour assurer du travail à tous et faire qu'il n'y ait plus, bientôt, une famille dans la gêne ou la pauvreté chez les nôtres.

*Demandez
les
PRODUITS
fabriqués et
vendus dans
la Province
de
QUEBEC*

Aidons à faire notre Province plus grande et plus prospère

DEPENSONS NOTRE ARGENT CHEZ NOUS

Publié dans le meilleur intérêt de la Province de Québec
L'ASSOCIATION DES MARCHANDS-DETAILLANTS DU CANADA



TAXIS ROUGES

TEL. 6710

APPELEZ-LES N'IMPORTE OU

QUEBEC CARTAGE & TRANSFER CO.

Téléphones: Bureau 7813. Résidence 4130F

HILDEVERT GROLEAU

Comptable licencié

Syndic autorisé

111 RUE ST-JOSEPH, - QUEBEC.

Tél. 5003

J.-A. LESAGE

COURTIER

140, rue St-Pierre - - - Québec

INSTITUT J. THOMAS

25, RUE ST-STANISLAS

Tél. 7490. (Bloc Laviguer & Hutchison)

Préparation pour brevets, pour bureaux; Anglais,
Français, Sténographie, Clavigraphie, etc.

Tél. 3759. 377, RUE ST-JEAN, QUEBEC.

LA GALVANOPLASTIE CANADIENNE Limitée

"CANADIAN ELECTROPLATING WORKS LTD."

Dorure, Argenture, Nickelage, Cuivrage, Galvanisation,
Bronzage, Soudure.

CHRETIEN & GABOURY

HORLOGERS ET BIJOUTIERS

377, Rue St-Jean, :- :- :- :- :- Québec.

LS-Ph. Morin, L.A.C.G.A. L.-Eug. Barry, L.A.C.G.A. Léon Côté, C.A.

MORIN, BARRY & COTE

COMPTABLES LICENCIÉS, SYNDICS AUTORISÉS

Comptabilité, Vérification, Arbitrage, Liquidation,

Organisation, Direction

Représentant de: The Shaw Correspondence School, Toronto

116, COTE DE LA MONTAGNE, - QUEBEC

Tanguay @ Chênevert

ARCHITECTES

20½, RUE D'AIGUILLON - - - Québec

Tél. 1466.

S.-JULES LARUE

NOTAIRE

et agent d'immeubles, Achats et ventes de propriétés,
placements.

Edifice de la Banque Nationale, rue St-Pierre, QUEBEC

Académie FILIOL Academy

413-425, ST-JEAN. Tél. 8528-8527w

Préparation à tous les examens de la Province.

Cours Commercial complet — Anglais autant d'heures
par jour que vous le désirez.

BERGERON @ LEMAY

ARCHITECTES & EVALUATEURS

145, RUE ST-JEAN, QUEBEC

C.-A. LeMay,
Rés. Giffard.

J.-S. Bergeron,
99, Aberdeen.

LORENZO AUGER

ARCHITECTE

39 rue St-Jean, - QUEBEC

Téléphone 1909

Docteur RAOUL BROCHU

Ex-élève des Hôpitaux de Paris et de New-York

SPECIALITÉS: Maladies des Poumons, du Cœur, du Tube

Digestif et du Système Nerveux

Bureau de consultation: 63, St-Jean, Québec

Télep: 7469w - 5797

WILFRID LACROIX, D. E. P.

Membre A. A. P. Q.

ARCHITECTE

Evaluation de propriétés

132, Rue St-Pierre, - - - - - QUÉBEC

Tél. Bureau 1089w

Tél. Rés. 1089j

JOBIN & PAQUET Enrg.

FERBLANTIERS - PLOMBIERS - ELECTRICIENS

SPECIALITE: Chauffage central à eau chaude, vapeur
et air chaud.

94, COTE D'ABRAHAM, QUEBEC.

Tél. 430.

Bernier, de Billy @ Dorion

AVOCATS

111, côte de la Montagne, - - - Québec

Arthur Fitzpatrick, C. R.
Onésime Gagnon, L.L.L.

Maurice Dupré, C. R.
Charles Parent, LL. B.

Fitzpatrick, Dupré, Gagnon & Parent

AVOCATS

111, côte de la Montagne - Québec Tél. 212.

HELIODORE LABERGE

ARCHITECTE

Tél. Rés. 2-6233 — Bureau 2-4145

17, D'AUTEUIL

QUÉBEC

ED. BOISSEAU PICHER

NOTAIRE

ARGENT A PRETER SUR HYPOTHÈQUE EN VILLE

ET A LA CAMPAGNE.—ARGENT A PRETER

AUX FABRIQUES ET AUX MUNICIPALITÉS

—ORGANISATIONS DE COMPAGNIES

A FONDS SOCIAL.

BLOC MORIN, 111 Côte de la Montagne

QUEBEC

TEL. 116

LA COLONISATION

Une grande œuvre nationale

Un appel à tous les hommes de bonne volonté

De tous les problèmes qui, dans notre province, s'imposent actuellement à l'attention publique, il en est au moins deux auxquels il importe de trouver une solution immédiate.

Il y a d'abord le problème de la désertion des campagnes dont personne ne contestera l'importance.

Il y a aussi le problème de l'immigration. Chaque année, des milliers et des milliers d'immigrants viennent peupler les prairies de l'Ouest et augmenter, dans le pays, l'influence numérique de ces provinces au dépens de la nôtre.

Jusqu'à ce que l'on nous ait indiqué une meilleure solution à ces problèmes, nous sommes d'avis que notre province trouvera, dans la colonisation, un remède à ces deux maux.

Le Gouvernement a déjà commencé à dépenser des sommes d'argent considérables pour encourager cette œuvre essentielle. Malgré sa puissance, l'argent n'a pas un pouvoir illimité, et, pour que son effort soit fécond, le Ministère a besoin du concours de tous et il fait appel à toutes les bonnes volontés.

Tout le monde ne peut être colon, mais tout le monde peut contribuer au succès de la colonisation, soit en prêchant le retour à la terre, soit en faisant une incessante propagande en faveur de nos terres neuves, soit en encourageant les jeunes gens à devenir colons, en les dirigeant et en les aidant.

Pour obtenir les renseignements dont on peut avoir besoin tant pour la Colonisation que pour les Mines, la Chasse et les Pêcheries, on est prié de s'adresser à

L'honorable M. J.-E. PERRAULT

Département de la Colonisation, Mines et Pêcheries

QUEBEC